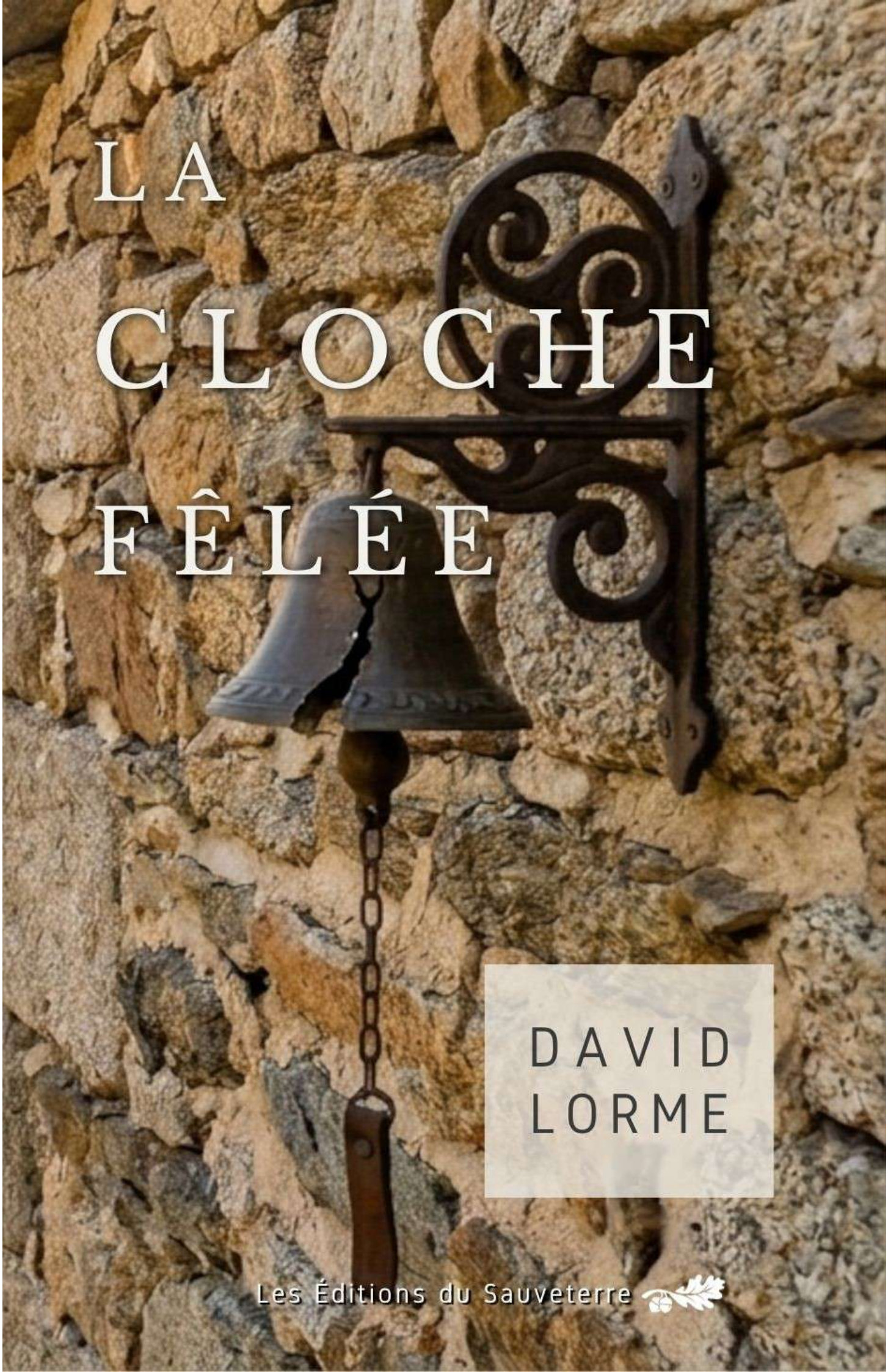

LA
CLOCHE
FÊLÉE
DAVID
LORME
Les Éditions du Sauveterre

La Cloche fêlée

Roman

David Lorme

Première édition
© 2026 David Lorme. Tous droits réservés.
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur.
ISBN broché : 979-10-988063-2-2
Les Éditions du Sauveterre - 48500 La Canourgue – France
Dépôt légal : août 2026

Aux objets sauvés.
Aux silences rendus.
Aux routes qui continuent.
À ce qu'on emporte

et à ce qu'il faut
laisser partir.

***

Partie I Le lundi des saisons 7
Chapitre 1 Le départ 9
Chapitre 2 La veuve du Méjean 21
Chapitre 3 Meyrueis, la foire 35
Chapitre 4 Le berger de Hures 53
Chapitre 5 Sainte-Énimie 67
Chapitre 6 Les gorges 87
Partie II Le mardi d'automne 99
Chapitre 7 Samir 101
Chapitre 8 La sauvageonne 113
Chapitre 9 Agnès 123
Chapitre 10 Titouan 143
Chapitre 11 Henri 155
Chapitre 12 Julien 171
Partie III Le mercredi d'hiver 189
Chapitre 13 Georgette 191
Chapitre 14 Lucie 207
Chapitre 15 Antoine 225
Chapitre 16 L'eau noire 247
Chapitre 17 Martine 253
Chapitre 18 Ce qu'on emporte 265

Partie I
Le lundi des saisons



Chapitre 1
Le départ

Cinq heures du matin, et déjà la chaleur de juillet tenait encore dans les pierres comme un souvenir de la veille. Le soleil n'était pas levé, mais le ciel pâlissait lentement derrière les falaises, et le Tarn, invisible encore, commençait à respirer dans la fraîcheur tiède du jour qui venait. Le Rozier n'était encore qu'un tas d'ombres au bord de l'eau. La rivière coulait dans le noir avec cette patience des choses qui n'ont jamais eu besoin des hommes pour continuer. On ne la voyait pas vraiment. On la devinait. Une épaisseur plus froide entre les maisons, une respiration lente au pied des murs, un froissement d'eau contre les pierres plates. Il y avait cette odeur particulière des nuits de juillet qui n'ont pas vraiment fraîchi : la pierre encore tiède sous la rosée, le foin coupé quelque part sur le causse, le bois humide, un peu de vase, un peu de fumée ancienne, et quelque chose de suave, presque écœurant, venu des tilleuls du bord de route. La Jonte arrivait de son côté, plus secrète, sortie de ses gorges comme d'un long rêve de calcaire, et venait mêler son courant au Tarn sans bruit, au pied du village. Deux rivières se retrouvaient là avant le jour, sans cérémonie, comme deux vieilles connaissances qui n'avaient plus besoin de se parler. Plus haut, les falaises dormaient encore. Elles n'avaient pas pris leur couleur. Elles n'étaient ni blondes, ni grises, ni roses. Seulement massives. Présentes. Elles attendaient la lumière avec cette immobilité des bêtes anciennes qui connaissent le soleil depuis avant les clochers, avant les routes, avant les hommes penchés sur leurs moteurs. Par endroits, une ligne plus pâle découpait déjà le rebord du causse. Le reste tenait dans une nuit épaisse, accrochée aux buis, aux corniches, aux failles où les oiseaux eux-mêmes semblaient ne pas avoir commencé leur journée. Le village dormait entre les deux eaux. Quelques toits se devinaient, serrés les uns contre les autres comme pour retenir la tiédeur de la nuit. Les volets fermés faisaient des rectangles noirs dans les façades. Une enseigne grinçait

doucement quelque part, remuée par un souffle qu'on ne sentait pas encore au ras du sol. Dans l'air montaient déjà l'herbe mouillée, la pierre froide, une fraîcheur de rivière, et cette promesse de poussière chaude quand le jour serait descendu jusqu'à la route. À cette heure-là, Le Rozier n'appartenait ni aux habitants, ni aux touristes, ni aux terrasses, ni aux canoës renversés sur les berges. Il appartenait aux rivières, aux falaises, aux chats maigres qui passaient sous les portails, aux oiseaux invisibles dans les peupliers, et à ceux qui se levaient assez tôt pour voir le pays avant qu'il ne se montre. Pierrot était de ceux-là. La Lozère ne se donnait jamais tout entière. Elle nourrissait les hommes avec une main et les tenait avec l'autre. Elle offrait l'eau, les pierres, les bois, les pâtures maigres, les ombres fraîches au fond des gorges, les matins purs où l'on croyait presque recommencer sa vie. Mais elle gardait aussi les noms, les lignées, les manières de faire, les places assignées. Un homme pouvait y vivre cinquante ans utilement, honnêtement, sans jamais trouver l'endroit exact où poser ce qu'il était vraiment. Pierrot le savait sans se le dire. Il avait appris à aimer ce pays comme on aime une mère sévère : avec reconnaissance, avec agacement, avec une fidélité dont on ne sait plus si elle vient du cœur ou de l'habitude. Dans la cour, derrière la remise, la camionnette de Pierrot toussa une première fois. Puis une deuxième. Puis elle cracha un nuage gris qui monta droit dans l'air encore frais avant de se défaire au-dessus du capot.

— Allez, ma vieille, fit Pierrot. Fais pas ta bourgeoise.

Il avait dit ça sans colère. Il le disait presque tous les matins depuis vingt ans, avec des variantes selon l'humeur, la saison, la lune, ou la mauvaise qualité du gasoil. La camionnette était blanche autrefois. On en retrouvait encore la preuve sur le haut des portières, là où la rouille n'avait pas osé monter. Pour le reste, elle avait pris la couleur des routes : poussière du causse, boue des chemins, traces noires sous les poignées, coups de portières, rayures de branches, cicatrices de chargements trop larges. Elle fumait au démarrage, grinçait au freinage, vibrait à partir de quatre-vingt-dix, ce qui ne gênait personne puisque Pierrot ne lui demandait plus depuis

longtemps d'atteindre cette vitesse. Il posa la main sur l'aile avant, par habitude, comme on touche l'encolure d'un cheval avant de lui demander la montée. Le moteur finit par prendre. Un ralenti boiteux, mais régulier. Pierrot écouta quelques secondes, la tête penchée.

— Voilà. Quand tu veux, tu peux.

Il portait son vieux bleu de travail, celui du matin, plus raide que les autres à force d'avoir séché près du poêle. Une veste matelassée par-dessus, un bonnet gris tiré sur les oreilles, les chaussures déjà blanchies de poussière alors qu'il n'avait pas encore quitté la cour. Il avait cinquante ans, mais de loin on lui en donnait parfois davantage, à cause de sa manière de marcher un peu penchée, les épaules en avant, comme s'il avançait toujours contre un vent que les autres ne sentaient pas. De près, pourtant, quelque chose résistait. Les yeux surtout. Gris, clairs, très attentifs. Des yeux de quelqu'un qui avait passé sa vie à remarquer les choses avant qu'elles ne disparaissent. La remise était ouverte derrière lui. On aurait dit que trois générations d'objets y avaient cherché refuge pendant une crue. Des cadres de vélo pendaient aux poutres. Des roues sans pneu étaient rangées contre un mur. Des guidons, des chaînes, des phares de mobylette, des bassines en zinc, des gonds, des robinets, des poignées de porte, des outils dont personne ne connaissait plus le nom. Au fond, sur une étagère, son père avait écrit au marqueur : À GARDER. Il y avait mis des choses qu'un autre aurait jetées sans ralentir : des ressorts, des écrous impairs, un vieux compteur de 403, trois serrures sans clé, des bouts de cuivre tordus, un interrupteur en porcelaine, un robinet d'évier fendu. Pierrot n'avait jamais effacé l'inscription. *À garder*. Chez eux, ça voulait tout dire et son contraire. Sa mère disait que son père aurait gardé jusqu'aux ombres si elles avaient eu un peu de poids. Martine, sa sœur, s'en moquait autrement. Elle disait qu'un jour la remise tomberait avant la maison, écrasée par tout ce qu'ils n'avaient pas su jeter. Pierrot ne répondait pas. Dans la famille, chacun avait eu sa façon de partir ou de rester : le père en gardant, la mère en se taisant, Martine en coupant court, lui en continuant la tournée.

Il traversa la cour, attrapa la lampe posée sur l'établi et monta sur le marchepied arrière de la camionnette. La benne était bâchée de travers. Il tira sur la corde, défit deux nœuds que l'humidité avait durcis, puis releva la toile. Une odeur de métal froid, de vieille graisse et de pluie séchée lui monta au visage. Il éclaira l'intérieur. Avant chaque tournée, Pierrot faisait l'inventaire. Ce n'était écrit nulle part. Personne ne le lui demandait. Ça ne servait à rien, sinon à remettre un peu d'ordre dans ce que les autres appelaient le bazar. Lui n'avait jamais aimé ce mot. Le bazar, c'était quand on ne savait pas. Lui savait. Il savait d'où venait presque tout. Il savait qui avait donné, qui avait vendu, qui avait dit : « Prenez-moi ça, je veux plus le voir », qui avait hésité, qui avait gardé la main sur l'objet une seconde de trop avant de le lâcher. Dans la benne, il y avait d'abord la cuisinière à bois de la mère Roussel. Elle venait de Saint-Pierre-des-Tripiers. Fonte noire, plaques fendues, un pied remplacé par une brique depuis au moins quinze ans. La mère Roussel avait fait cuire dessus des soupes épaisses, des poêlées de pommes de terre, des cafés trop recuits, des confitures de prunes qui collaient au fond des casseroles. Quand Pierrot était venu la chercher, le fils avait dit :

— Elle nous encombre.

La vieille, assise près de la fenêtre, n'avait rien dit. Elle avait seulement regardé les hommes la porter dehors. Pierrot avait vu ses doigts bouger sur l'accoudoir du fauteuil, comme si elle cherchait encore le crochet pour ouvrir le foyer. À côté de la cuisinière, il y avait le cadre bleu d'un vélo de course. Celui-là venait de chez Romain Bessière, à Meyrueis. Un vélo Peugeot, fin comme un lézard, avec le nom presque effacé sur le tube. Romain s'était mis dans la tête, un été, qu'il ferait le Ventoux avant ses quarante ans. Il avait acheté le vélo, le cuissard, les chaussures, même les lunettes jaunes qu'on voyait à la télévision. Il avait tenu trois semaines. Puis la vie, les enfants, la sciatique, les traites de la maison. Le vélo était resté suspendu dans le garage pendant douze ans. Quand Pierrot l'avait décroché, une araignée avait couru le long du guidon.

— Ça peut encore servir ? avait demandé Romain.

— Tout peut encore servir, avait répondu Pierrot.

C'était une phrase de son père. Il la disait moins par conviction que par fidélité. Il y avait aussi deux volets verts, décrochés d'une maison d'Ispagnac. La peinture s'écaillait en petites écailles sèches. On voyait dessous plusieurs vies de vert : un vert bouteille, un vert plus pâle, presque gris, puis le bois nu, fendu par endroits. La maison appartenait aux Galtier. Ils avaient mis du PVC blanc partout. Les volets verts avaient fini dans la cour, appuyés contre le mur, comme deux vieux chiens qu'on ne voulait plus faire entrer. Pierrot les avait chargés sans faire de commentaire. Il n'aimait pas le PVC. Ça ne vieillissait pas, ça s'abîmait seulement. Plus loin, coincé entre un sommier et une roue de brouette, il y avait un carton de poignées de porte. Elles venaient de Florac. Une femme avait téléphoné trois fois pour être sûre qu'il passerait. Elle disait qu'elle vidait la maison de sa tante. Dans le carton, il y avait des poignées en laiton, en porcelaine blanche, en fer noir, certaines encore montées sur leurs plaques. La femme avait dit :

— Je sais pas pourquoi je les ai gardées.

Pierrot avait haussé les épaules.

— Parce que c'est joli.

Elle avait souri avec soulagement, comme si quelqu'un venait de l'autoriser à ne pas se sentir ridicule. Il éclaira le reste. Un radiateur en fonte de chez les Couderc, à Quézac. Une pompe de puits sans bras. Des chenets. Un portail tordu par un tracteur. Une carcasse de tondeuse orange, propriété de monsieur Viala, instituteur à la retraite, qui avait assuré qu'elle démarrait encore « si on savait lui parler ». Contre la ridelle gauche, enveloppé dans un vieux sac de farine, dormait un porte-manteau en fonte avec trois têtes de lion. Le quatrième crochet avait été ressoudé de travers, mais les gueules tenaient encore leur colère. Pierrot l'avait récupéré douze ans plus tôt dans un hôtel fermé du côté de Florac. Depuis, il attendait son mur. Il y avait aussi une petite caisse de serrures sans clés, de verrous orphelins, de targettes tordues et de plaques de propreté piquées de rouille. Les gens riaient souvent de ces choses-là, jusqu'au jour où il leur manquait justement une serrure qui n'avait pas besoin d'ouvrir grand-chose, seulement de fermer une

histoire correctement. Sous une couverture trouée, Pierrot avait glissé une plaque émaillée Menier, rouge et bleue, écaillée sur les bords mais encore fière dans ses couleurs. Elle venait d'une ancienne remise où l'on avait vendu du chocolat, du vin, des clous, des sabots et sans doute les nouvelles du pays avec. Georgette aimerait peut-être ça. Ou elle dirait que c'était trop cher avant même qu'il ait donné le prix. Dans le carton de poignées, deux porcelaines blanches ressortaient du lot. Elles avaient appartenu à la maison de la tante, à Florac. L'une portait une fêlure fine comme un cheveu, l'autre gardait autour de sa base une trace jaune laissée par les doigts, les années, ou les deux. Pierrot savait déjà qu'un brocanteur les prendrait, un jour ou l'autre, pour les mettre sur une commode qui n'avait jamais connu la femme qui les avait tournées tous les matins. Pierrot sourit dans le noir. Lui, il savait parler aux tondeuses. Aux moteurs, aux serrures, aux femmes qui vidaient les maisons, aux vieux qui ne voulaient pas dire qu'ils vendaient parce qu'ils n'avaient plus la force de garder. Il trouvait aussi les mots pour les chiens méfiants derrière les portails, les maires pressés, les paysans qui trouvaient toujours que la ferraille valait plus cher quand elle était à eux. Avec les objets surtout, il savait quoi faire. Ou plutôt, il savait se taire devant eux. Il descendit du marchepied. Dans la maison, derrière les volets fermés, rien ne bougeait. La cuisine devait encore sentir le café de la veille et la cendre froide. Il n'avait pas allumé la radio. À cette heure-là, les voix lui semblaient toujours déplacées. Il préférait le moteur. Le Tarn. Parfois le cri d'un oiseau dans les peupliers. Des choses qui ne forçaient pas la compagnie. Il referma la bâche, refit les nœuds, tira dessus pour vérifier. Ses doigts étaient épais, abîmés, fendus près des ongles. Des mains de ferrailleur, disait-on. Lui aurait plutôt dit des mains qui avaient trop tenu. Le métal froid, les volants, les poignées, les objets lourds, les meubles d'autres gens, les bouts de vie qu'on lui confiait sans toujours comprendre ce qu'on donnait avec. Il retourna dans la remise et prit son carnet. Un petit carnet noir, à spirale, taché d'huile sur les bords. Sur la première page, il avait écrit les tournées de la semaine. Ce n'était pas tant un programme qu'une manière de

tenir la semaine. Les routes revenaient, les noms changeaient, les saisons passaient dessus. À force de reprendre les mêmes chemins, Pierrot ne savait plus toujours si un lundi appartenait à l'année en cours ou à toutes celles d'avant. Il partait à cinq heures dans le froid, retrouvait plus loin une lumière d'été, une foire de novembre, un café d'hiver, une épicerie de printemps. Les heures, elles, avançaient droit. Mais le pays, lui, avait sa façon de plier le temps.

Lundi : Le Rozier, Meyrueis, Hures, Sainte-Énimie ; retour par les gorges.

Mardi : Florac, Cans-et-Cévennes, Quézac, Marvejols ; retour par Sainte-Énimie.

Mercredi : Sainte-Énimie, Saint-Jean-du-Bruel, Aguessac, Les Vignes ; retour au Rozier.

Jeudi : Antoine ?

Il resta une seconde de plus sur ce prénom que sur les autres. Puis il tourna la page, comme on remet un outil à sa place avant qu'il ne coupe.

Vendredi : à voir.

À voir, c'était presque toujours là que la semaine devenait intéressante. Il glissa le carnet dans la poche intérieure de sa veste, avec un crayon à papier, un paquet de factures pliées en deux et un morceau de ficelle dont il ne savait plus pourquoi il l'avait mis là. Puis il ferma la porte de la remise, passa le cadenas sans le verrouiller tout à fait. Personne ne venait voler chez lui. Ou alors, si quelqu'un avait besoin d'une vieille roue de vélo à cinq heures du matin, Pierrot estimait qu'il pouvait bien se servir. Le jour commençait à peine à travailler le ciel. Pas une lumière franche. Plutôt un gris moins noir au-dessus des falaises. La route luisait d'humidité. Dans les jardins, l'herbe portait une peau blanche. Le village dormait encore, tassé autour de ses murs, avec ses volets clos, ses cheminées froides, ses voitures silencieuses rangées le long des façades. Le jour allait être lourd. On le sentait déjà dans la façon dont le ciel refusait de bleuir tout à fait. Pierrot monta dans la camionnette. Le siège conducteur avait gardé l'empreinte de son corps. La mousse s'était affaissée du côté gauche. Sur le tableau de

bord, il y avait un tournevis plat, deux fusibles, une boîte de pastilles Vichy, un chiffon, des tickets de pesée, une médaille de saint Christophe que sa mère avait collée là quand il avait repris les tournées de son père. La colle avait jauni, mais le saint tenait toujours. Pierrot n'était pas croyant. Pas assez pour prier. Trop pour jeter. Il passa la première. La camionnette avança d'un mètre, protesta, puis accepta. Au moment de sortir de la cour, Pierrot jeta un regard à la fenêtre de la cuisine. C'était une habitude. Il ne savait pas bien ce qu'il vérifiait. Que la lumière était éteinte. Que rien ne brûlait. Que la maison restait là. Peut-être seulement qu'on pouvait partir et revenir. Il prit la rue étroite qui descendait vers le pont. Les pneus craquèrent sur les gravillons. Le moteur résonna contre les façades. Un chat traversa devant lui avec la dignité agacée des bêtes qu'on dérange trop tôt. Pierrot freina, attendit, repartit. À l'angle de la boulangerie, une lumière était déjà allumée. Le boulanger devait enfourner. Pierrot leva la main sans voir personne. Il saluait les lieux autant que les gens. Au pont, il ralentit. Sous lui, le Tarn passait sombre et épais. Plus loin, la Jonte venait le rejoindre, invisible encore, cachée dans son couloir de pierre. Le Rozier était posé là, au confluent, comme un vieux secret entre deux eaux. Les touristes le voyaient l'été, avec les canoës, les terrasses, les peaux rouges de soleil et les enfants qui demandaient des glaces. Pierrot le préférait maintenant, avant le jour, quand le village n'avait pas encore mis son visage pour les autres. Il s'arrêta presque au milieu du pont. Pas longtemps. Juste assez pour regarder. Les falaises se découpaient peu à peu. Elles sortaient de la nuit par morceaux. Une arête claire, une masse plus pâle, une ligne de buis accrochée au rocher. Là-haut, le causse gardait encore le froid. En bas, l'eau portait une brume légère. On aurait dit que le pays respirait par la rivière. Pierrot coupa les phares une seconde. Il aimait voir le noir sans la lumière des hommes. Puis il les ralluma, comme on se remet à sa place. La camionnette prit la direction de Meyrueis. La route s'enfonçait entre les parois. À cette heure, elle lui appartenait presque. Il connaissait chaque virage, chaque trou, chaque endroit où les pierres tombaient après les pluies, chaque mur bas frotté par

les camionnettes trop pressées. Il savait où les sangliers traversaient, où les cyclistes s'arrêtaient l'été pour boire, où les touristes pilaient sans prévenir parce qu'ils avaient vu un vautour. Il roulait doucement. Pas seulement à cause de la camionnette. À cause du matin. Il ne fallait pas brusquer ces heures-là. Le monde avait besoin de se mettre en route lui aussi. Dans la benne, quelque chose cogna. Un coup sourd, suivi d'un petit tintement.

— Je t'entends, dit Pierrot.

Il aurait dû mieux caler. Son père lui aurait fait la remarque. Il entendait encore sa voix parfois, pas comme un souvenir triste, plutôt comme une manière de mesurer les choses. Une benne, ça se range comme une phrase. Si tu mets tout n'importe où, ça finit par tomber. Son père disait des choses comme ça. Il ne lisait pas de livres, mais il avait des phrases. Des phrases qui tenaient debout avec des clous et du bon sens. La journée était déjà écrite dans sa tête : le Méjean d'abord, puis Meyrueis, Hures, Sainte-Énimie, et le retour par les gorges si la camionnette, les routes et les hommes voulaient bien. Chez la veuve Arnal, il y aurait une porte de grange. À Hures, une barrière à redresser. À Sainte-Énimie, Georgette et ses « deux trois bricoles », ce qui voulait dire rarement moins qu'une demi-boutique et la moitié des nouvelles du canton. Pierrot sourit encore. Il aimait ces tournées-là. Pas d'un amour bruyant. Lui aimait en passant, en reconnaissant, en voyant ce que les autres ne voyaient plus. Il aimait par usure, par fidélité, comme on aime une veste râpée parce qu'elle a pris la forme de soi. La route monta légèrement. Le moteur força. La camionnette fuma davantage. Dans le rétroviseur, le panache gris se déchira dans la lumière naissante. Pierrot posa la main sur le levier de vitesse, prêt à rétrograder. Il n'avait pas besoin de regarder le compteur. Il sentait tout dans le plancher, sous la semelle. Le souffle du moteur. Le poids de la benne. La pente. La fatigue du joint de culasse qu'il repoussait depuis deux hivers. La petite vibration dans la colonne de direction qui disait qu'un jour, pas si lointain, il faudrait s'occuper sérieusement de l'avant droit. Il savait. Il savait toujours avant que ça casse. Pour les mécaniques, du moins. Les hommes, c'était

moins évident. Il passa la troisième. La camionnette reprit un peu d'allure. Un merle fila devant le pare-brise. Plus loin, un chevreuil se tenait dans un pré, immobile, la tête levée vers la route. Pierrot ralentit encore. La bête ne bougea pas. Ils se regardèrent une seconde, chacun dans son matin, chacun sur son bord.

— Va, dit Pierrot doucement.

Le chevreuil bondit par-dessus le fossé et disparut dans les buis. La lumière gagnait maintenant le haut des falaises. Pas encore le fond de la vallée. Cela dessinait au-dessus de lui une lisière dorée, mince, presque irréelle. Comme si le jour hésitait à descendre. Pierrot connaissait ce moment. Il connaissait ce moment. Il le retrouvait saison après saison, avec des nuances que personne n'aurait pu vendre ni réparer. Le soleil touchait d'abord les hauteurs, les corniches, les arbres tordus, les pierres sèches, les chênes encore pleins de feuilles, noirs dans la lumière basse. En bas, les hommes attendaient leur tour. Derrière lui, le chargement bougeait avec la route. Pierrot n'eut pas besoin de regarder. Il savait ce qui tenait, ce qui risquait de glisser, ce qui finirait vendu, réparé, ou remis de côté pour plus tard. Rien ne disparaissait tout à fait avec lui. *Il ne gardait pas les gens. Il gardait ce qu'ils laissaient*. La phrase lui vint sans prévenir, et il la repoussa aussitôt. Il n'aimait pas quand les pensées prenaient ce ton-là. Le matin était trop beau pour commencer à remuer les fonds. Il tourna le bouton du chauffage. L'air qui sortit des grilles était froid d'abord, puis tiède, avec une odeur de poussière chaude. Un peu plus loin, dans une clôture qu'il connaissait depuis toujours, Pierrot remarqua un portail ouvert. Ce n'était pas un grand portail de ferme, seulement deux battants de bois gris, tenus par du fil de fer et une chaîne rouillée. Il les connaissait. Ils étaient toujours fermés. Depuis trente ans qu'il passait là, il les avait toujours vus fermés, même quand la clôture ne gardait plus grand-chose que des ronces, trois pierres et le souvenir d'un pré. L'un des battants bougeait doucement dans l'air du matin. Pierrot leva le pied. Il regarda derrière. Rien. Pas une vache. Pas un cheval. Pas même une brebis égarée. Seulement l'herbe pâle, les buis au fond, et cette ouverture inutile dans le

paysage. Il ralentit, hésita. Il aurait suffi de descendre, de repousser le battant, de remettre la chaîne. Mais il continua.

— Pas aujourd'hui.

Il disait ça souvent. Pas aujourd'hui. Comme si le monde entier déposait sans cesse des choses devant lui pour voir s'il allait encore s'arrêter. La camionnette grimpa, redescendit, suivit le pli de la route. Le ciel prenait une couleur de lait au-dessus du causse. Dans les fermes isolées, quelques fenêtres s'allumaient. Des chiens aboyèrent au passage. Une vache leva la tête derrière une clôture. À l'approche d'un virage, il aperçut quelque chose sur le bas-côté. Il ralentit. Une chaise. Pas une chaise de jardin en plastique ni une vieille chaise de cuisine jetée là après un déménagement. Une chaise paillée. Ancienne. Elle était posée bien droite contre le parapet de pierre, comme si quelqu'un l'avait installée pour regarder la vallée. Pierrot leva le pied. Il connaissait cet endroit. Il passait là depuis trente ans. Les gens abandonnaient beaucoup de choses sur les routes. Des matelas. Des pneus. Des batteries. Des morceaux de grillage. Mais pas des chaises installées proprement face au vide. Il regarda autour. Personne. Pas une voiture. Pas une ferme. Pas un chemin. Seulement la pierre, les buis et le jour qui descendait lentement dans la gorge. Pendant une seconde, il pensa s'arrêter. Puis la camionnette continua. Dans le rétroviseur, la chaise resta visible quelques instants. Petite. Immobile. Elle semblait attendre quelqu'un. Quelques virages plus loin, Pierrot s'aperçut qu'il y pensait encore. Cela l'agaça. D'habitude, les objets avaient une histoire. Celui-là semblait déjà avoir un secret. Il savait lire les abandons. Celui-là n'avait pas laissé de trace.

— Laisse donc.

Il resserra les mains sur le volant, comme si cela suffisait à remettre le matin dans le bon sens. Le pays se réveillait par petites preuves. Pierrot pensa qu'il avait oublié son casse-croûte. Il fouilla d'une main sur le siège passager. Rien. Seulement le vieux chiffon, une clé de douze, un journal de la semaine précédente et une paire de gants durcis par l'humidité.

— Imbécile.

Il n'y avait personne pour l'entendre. Il aurait pu faire demi-tour. Il ne le fit pas. Il achèterait du pain à Meyrueis, un bout de fromage à Georgette si elle ne lui faisait pas payer le prix de Paris, et ça irait bien. Ça allait toujours bien. C'était une autre phrase de son père. Ça allait bien, jusqu'au jour où ça n'allait plus. Et même ce jour-là, on trouvait moyen de charger, de sangler, de redémarrer, de rentrer avant la nuit. Le premier rayon franc passa par-dessus la falaise et frappa le pare-brise. Pierrot plissa les yeux. La poussière du verre se révéla d'un coup, chaque trace, chaque moustique ancien, chaque essuyage mal fait. Il actionna le lave-glace. Rien ne sortit.

— Évidemment.

Il mit les essuie-glaces quand même. Les balais raclèrent à sec avec un bruit de plainte. Il les arrêta aussitôt. La route devant lui s'ouvrait. Le jour était là maintenant. Pas encore chaud, mais décidé. La Lozère sortait de l'ombre avec cette lenteur grave qu'elle avait les matins clairs. Les arbres, les pierres, les murs, les champs, tout reprenait son nom. Pierrot sentit dans sa poitrine quelque chose qui n'était ni de la joie ni de la tristesse. Une sorte d'accord ancien. Il était à sa place. Pas forcément celle qu'il aurait choisie si on lui avait demandé très jeune, un soir, loin d'ici, avec tout le courage du monde. Mais une place tout de même. Une place creusée par trente ans de routes, de poignées serrées, de moteurs ranimés, de maisons vidées, de cafés bus debout, de silences avalés. La camionnette fuma encore un peu dans la montée. Pierrot passa la main sur le volant, comme pour calmer la bête.

— Allez, dit-il. On y va.

Et il partit vraiment. Vers le Méjean d'abord, puis vers le reste de la journée : les routes connues, les voix qu'il retrouverait, les maisons où l'on entrait par l'arrière, et les surprises que le pays gardait malgré tout pour ceux qui croyaient le connaître. Derrière lui, Le Rozier disparut dans un pli de vallée. Devant, les gorges commençaient à prendre la lumière. Sous la bâche mal tendue, le chargement se tut enfin.

Chapitre 2
La veuve du Méjean

À sept heures passées, septembre étendait sur le causse une lumière plus nette, presque fragile ; le soleil, déjà levé, ne brûlait plus mais découpait les prés roussis d'un trait précis, et l'air portait cette fraîcheur sèche des saisons qui basculent sans bruit. La route monta encore. Après les derniers lacets, les arbres se firent rares, comme s'ils avaient renoncé à suivre. Les buis restèrent accrochés un moment aux talus, petits, sombres, serrés sur eux-mêmes, puis ils disparurent à leur tour. Il n'y eut plus que la pierre, l'herbe rase, quelques clôtures maigres, et ce ciel immense qui tombait de partout. L'herbe était sèche. Pas brûlée encore, mais décidée. Les criquets avaient commencé sans attendre le soleil. Pierrot aimait et craignait le Méjean pour la même raison : là-haut, rien ne vous cachait. Le Méjean ne consolait personne. Il vous mettait dans la lumière et vous laissait vous débrouiller avec votre ombre. C'était sa dureté et sa grandeur. Les gens d'en bas parlaient de solitude, d'isolement, de bout du monde. Ceux d'ici disaient seulement : le causse. Comme si le mot suffisait. Et souvent, il suffisait. Il expliquait les visages fermés, les portes lourdes, les cafés avalés sans phrases, les enfants partis, les femmes qui savaient le vent avant les hommes, les vieux qui gardaient des bouts de fer « au cas où ». On pouvait croire que ce pays était vide. Il ne l'était pas. Il était plein de choses qui ne parlaient plus. Dans les gorges, le pays avait des replis. Sur le causse, il n'y avait presque rien pour se cacher. La camionnette toussa dans la dernière côte.

— Allez, fit Pierrot. On y est presque.

Il avait dit ça à la mécanique, mais aussi un peu à lui-même. Le jour était maintenant tout à fait levé. Un jour pâle, frais, sans tendresse encore. Les murs de pierres sèches coupaient les prés en lignes basses. Ici et là, un genévrier se tordait sous le vent. Des brebis, groupées près d'une lavogne, levèrent à peine la tête au passage de la camionnette. L'une d'elles bêla, pour la forme, puis

se remit à chercher dans l'herbe ce qu'il y avait à prendre. Pierrot ralentit devant un croisement. Il connaissait la ferme de la veuve Arnal, sans y être venu souvent. Une grande bâtisse basse, un peu en retrait de la route, avec une grange plus large que la maison et une cour battue par le vent. Son mari, Aimé Arnal, lui avait vendu autrefois un vieux râteau faneur, deux herses, une cuve à fioul percée et un tas de fers à béton qu'il jurait avoir gardés « pour faire quelque chose ». Comme beaucoup d'hommes d'ici, Aimé avait gardé toute sa vie de quoi faire quelque chose. Puis il était mort avant d'avoir décidé quoi. La ferme apparut derrière un pli du terrain. Elle n'était pas belle au sens où les gens des villes comprennent la beauté. Elle n'avait pas de volets bleus, pas de vigne sur la façade, pas de pot de géranium. Elle tenait. Voilà tout. Des murs épais, couleur de poussière et de pain sec. Un toit de lauzes mal alignées. Une porte basse. Une grange sombre ouverte sur la cour. À côté, un figuier maigre avait poussé dans l'abri d'un mur, comme une idée improbable. L'été avait dû être dur, là-haut. On le sentait encore dans les pierres, dans la cour blanchie, dans le figuier maigre qui gardait deux feuilles comme deux pensées inutiles. Il était passé, mais il avait laissé sa fatigue dans les murs. Même en septembre, ou peut-être à cause de septembre, on devinait encore les grandes portes ouvertes d'août, les mouches, les chiens couchés dans l'ombre, les chemises collées au dos des hommes. Pierrot coupa le moteur. Le silence revint d'un coup. Pas un silence vide. Un silence plein de vent, d'herbe frottée, de métal qui refroidit, d'un oiseau invisible quelque part dans le ciel. La camionnette craqua sous son propre poids. Dans la benne, un objet glissa doucement, puis s'immobilisa. Pierrot resta une seconde assis, les deux mains sur le volant. Devant la maison, plusieurs tas avaient été préparés : ce qui se vendait, ce qui se donnait, et ce qu'on n'avait pas encore eu le courage de jeter. Chaque tas avait sa façon d'être posé. Les objets à vendre étaient rangés avec soin, comme si l'ordre pouvait leur rendre un peu de valeur. Ceux qu'on donnait étaient posés plus à l'écart, avec une gêne discrète. Le reste attendait près du mur que quelqu'un d'autre décide. Une femme sortit de la maison. Elle

portait une robe grise sous un gros gilet de laine, des sabots en plastique, et un foulard noué derrière la nuque. Elle avait ce visage des femmes qui ont passé leur vie dehors sans jamais dire qu'elles travaillaient : la peau sèche, les yeux clairs, la bouche fine, les mains déjà prêtes avant les mots. Soixante-dix ans, peut-être un peu plus. Droite encore. Pas fragile. Mais diminuée par l'idée de partir plus que par l'âge.

— Vous êtes matinal, dit-elle.

— Vous aussi.

— Moi, j'ai pas dormi.

Elle dit cela sans chercher de réponse. Pierrot descendit de la camionnette, tira sur sa veste, regarda les tas dans la cour.

— Vous avez déjà tout sorti ?

— Ce qui pouvait l'être.

Elle désigna la grange d'un mouvement du menton.

— Le reste, faut des bras.

Pierrot hocha la tête. Il ne demanda pas comment elle allait. Dans ces moments-là, la question sonnait faux. Les gens qui vidaient leur maison n'allaient ni bien ni mal. Ils allaient vers autre chose, et c'était déjà beaucoup.

— Vous voulez voir la porte ? demanda-t-elle.

— Je suis venu pour ça.

Elle marcha devant lui. La grange sentait la poussière, la paille ancienne et le froid de pierre. La lumière entrait par les fentes du bardage en longues lames pâles. On voyait flotter dedans des poussières fines, comme si le lieu respirait encore lentement malgré le départ annoncé. Elle était appuyée contre le mur du fond. Une grande porte de grange en chêne, lourde, noircie par les ans, renforcée de deux traverses et d'une écharpe oblique. Les gonds étaient encore dessus, épais, rouillés, magnifiques. Le bois avait travaillé. Une fente courait du haut jusqu'au milieu, mais l'ensemble tenait bon. Pierrot s'approcha, posa la main dessus. Il aimait toucher avant d'estimer. Sous ses doigts, le bois était froid. Rugueux. Par endroits, lissé par des années de mains, d'épaules, de

bêtes poussées, de sacs portés, de charrettes rentrées à la hâte avant l'orage.

— Elle était à la vieille bergerie, dit la veuve. Aimé l'avait démontée quand le toit est tombé. Il disait qu'il la remettrait ailleurs.

Pierrot sourit à peine.

— Il disait souvent ça.

— Oui.

Elle ne sourit pas, mais quelque chose passa dans ses yeux. Pas de la tendresse exactement. Plutôt cette fatigue douce qu'on a pour les morts quand ils ont été longtemps vivants. Pierrot examina les ferrures.

— Elle vaut encore quelque chose.

— Je m'en doute. Sinon vous seriez pas venu.

— Je serais venu quand même.

Elle le regarda.

— Pour rien ?

— Pour voir.

Cette fois, elle eut un petit rire sec.

— Vous êtes bien comme votre père.

Pierrot releva la tête.

— Vous l'avez connu ?

— Tout le monde l'a connu. Il venait avec son camion bleu. Il avait toujours une ficelle dans la poche et un crayon derrière l'oreille.

— La ficelle, je l'ai gardée. Le crayon, je le perds.

— Il perdait aussi.

Ils restèrent un instant sans parler, devant la porte. Le nom du père était entré dans la grange et s'y tenait avec eux, sans prendre trop de place. Pierrot n'aimait pas remuer les morts, mais il n'aimait pas non plus qu'on fasse semblant qu'ils n'avaient pas laissé d'outils dans les mains des vivants. La veuve désigna un autre coin.

— J'ai aussi des fers. Des vieux cerclages, deux chaînes, un morceau de herse, des bouts de rails. Je sais pas pourquoi il gardait ça.

— Parce qu'un jour ça pouvait servir.

— C'est ce qu'il disait.

— Ils disent tous ça.

— Vous aussi ?

Pierrot regarda les tas.

— Moi, je le pense.

Elle le fixa une seconde, puis haussa les épaules.

— Alors vous êtes perdu comme eux.

Il ne répondit pas. Dehors, le vent passa dans la cour et fit claquer quelque chose contre un mur. Une tôle, peut-être. La veuve se retourna vers la maison.

— Venez boire le café d'abord. Après on chargera.

— Je peux commencer.

— Le café est fait.

Il comprit que ce n'était pas une invitation. C'était l'ordre des choses. On ne chargeait pas une porte avant d'avoir bu le café de celle qui s'en séparait. Il la suivit. La cuisine était basse, sombre malgré le matin. Une grande table occupait le centre, couverte d'une toile cirée à fleurs passées. Sur le buffet, les assiettes avaient déjà disparu. Il restait seulement deux bols, une cafetière en inox, un sucrier, une boîte de biscuits ouverte. Les murs montraient des rectangles plus clairs là où des cadres avaient été enlevés. Une horloge pendait encore près de la porte, arrêtée à onze heures moins dix. Pierrot la remarqua tout de suite.

— Elle marche plus ?

La veuve suivit son regard.

— Si. Je l'ai arrêtée.

— Pourquoi ?

— Pour pas l'entendre.

Pierrot regarda l'horloge. Une vieille murale en bois sombre, avec un verre bombé, des chiffres noirs un peu mangés et deux aiguilles fines qui semblaient s'être fatiguées en chemin. Elle n'avait rien d'extraordinaire, mais il y avait encore là-dedans une mécanique honnête, de celles qu'on pouvait reprendre avec de la patience et des doigts propres. Il en connaissait un, à La Canourgue, qui rachetait ces choses-là. Un horloger maigre, patient, capable de

passer une heure sur un ressort que d'autres auraient jeté sans regarder. Il faillit proposer :

— Je peux vous la prendre aussi. Je connais quelqu'un qui saurait la refaire partir.

Mais il regarda la cuisine, les rectangles plus clairs sur les murs, les assiettes disparues du buffet, le bol posé devant la chaise vide. Il comprit que ce n'était pas l'horloge qu'elle ne voulait plus. C'était le bruit. Alors il laissa l'objet au mur, avec son silence. La veuve versa le café. Pierrot s'assit au bord de la chaise. Il ne se mettait jamais complètement à l'aise chez les gens. Même ceux qu'il connaissait depuis trente ans. Il gardait toujours une part de lui debout, prête à soulever, à sortir, à repartir. La veuve posa le bol devant lui.

— Sucre ?

— Non merci.

— Vous avez tort. Il est fort.

Il mit un sucre. Elle s'assit en face, les mains autour de son bol, sans boire tout de suite. Par la fenêtre, on voyait la cour, la camionnette, un morceau du ciel immense. La maison semblait déjà à moitié dehors.

— Vous partez quand ? demanda Pierrot.

— Vendredi, si ma fille arrive avec son mari.

— Montpellier, c'est pas à côté.

— Justement.

Elle but une gorgée.

— Elle dit que je serai mieux. L'ascenseur, le chauffage, le docteur en bas, les commerces. Elle a raison. À mon âge, faut être raisonnable.

Pierrot tourna lentement son bol entre ses mains.

— Et vous en pensez quoi ?

La veuve regarda la fenêtre.

— Je pense qu'elle a raison.

Puis, après un silence :

— C'est pas pareil.

Pierrot attendit. Il savait attendre. Chez certaines personnes, les phrases avaient besoin de place pour sortir. Si on les pressait, elles rentraient.

— Ici, dit-elle, le matin, je sais d'où vient le vent avant d'ouvrir les volets. Je sais si les brebis du voisin sont passées rien qu'à l'odeur. Je sais quand la pluie va prendre par le sud. Je sais quelle marche craque dans l'escalier. À Montpellier, je saurai rien.

Elle eut un petit sourire sans joie.

— Mais j'aurai l'ascenseur.

Pierrot baissa les yeux vers son café. Il pensa aux maisons qu'il avait vues se vider, à ces vieux qu'on descendait vers les villes parce qu'il y avait là-bas des médecins, leurs filles, des ascenseurs, des pharmacies. On fermait les fermes en disant que c'était mieux ainsi. Il ne restait parfois qu'une horloge arrêtée pour ne pas entendre ce qui continuait sans vous.

— Vous reviendrez peut-être, dit-il.

Elle secoua la tête.

— Non.

Un mot simple. Propre. Sans plainte. Pierrot n'insista pas. La cafetière fit un petit bruit de métal en refroidissant. Dehors, la camionnette semblait attendre avec sa benne pleine d'autres vies. Dans la cuisine, les rectangles clairs sur les murs avaient quelque chose d'indécent. Ils montraient ce qui manquait plus que les cadres eux-mêmes.

— J'ai laissé les photos à ma fille, dit la veuve, comme si elle avait suivi son regard. Moi, j'en ai plus besoin. Les morts, je les ai sans cadre.

Pierrot hocha la tête.

— Vous avez des enfants, vous ? demanda-t-elle.

La question arriva sans méchanceté. Elle arrivait souvent. Elle faisait partie des choses que les gens demandaient quand ils ne savaient plus quoi dire devant leur propre vie.

— Non.

— Vous êtes marié ?

— Non plus.

Elle ne commenta pas. C'était déjà quelque chose. Beaucoup commentaient. Pas forcément avec cruauté. Par habitude. Une plaisanterie sur les vieux garçons, une remarque sur les femmes qui coûtaient cher, une phrase du genre « vous avez été malin ». Pierrot répondait alors par un sourire, ou par rien. Il avait appris depuis longtemps que les gens appelaient humour ce qui leur évitait de penser. La veuve, elle, regarda seulement son bol.

— C'est pas toujours plus mal.

Puis elle ajouta :

— Enfin, ça dépend des jours.

Pierrot sentit qu'elle ne parlait plus seulement de lui. Le vent passa encore. Une porte intérieure bougea quelque part dans la maison. Elle n'était peut-être pas bien fermée. Ou bien la maison essayait déjà de parler avec ce qui lui restait. La veuve se leva.

— Venez. Si on reste assis, je vais plus vouloir.

Ils retournèrent dans la grange. Pierrot prit ses gants dans la poche arrière, les enfila, puis s'accroupit devant la porte. Il estima le poids d'un coup d'œil. Trop lourde pour être portée seul sans risquer de se coincer le dos. Mais il avait l'habitude. Il alla chercher un diable dans la camionnette, deux sangles, une cale en bois et une barre à mine. La veuve le regardait faire.

— Vous avez tout là-dedans.

— Pas tout. Mais assez pour donner l'impression.

— Aimé disait pareil avec sa grange.

Pierrot glissa la barre sous la porte, fit levier, plaça la cale. Le bois gémit. Pas beaucoup. Juste un vieux son grave, comme si la porte n'aimait pas être réveillée.

— Elle est belle, dit-il.

— Elle est lourde.

— C'est souvent pareil.

La veuve eut un vrai sourire cette fois. Ils travaillèrent lentement. Elle voulut aider. Pierrot refusa d'abord, puis accepta qu'elle tienne la sangle. Il savait que certaines aides ne servaient pas à porter, mais à ne pas être écarté de ce qui partait. Elle posa donc les mains sur la sangle, tira quand il lui dit de tirer, recula

quand il lui dit attention. Ses gestes étaient précis. Elle avait dû en déplacer, des choses, dans sa vie. Des ballots, des seaux, des cages, des sacs, des enfants peut-être, des malades, des morts. On voyait cela dans sa façon de ne jamais se mettre du mauvais côté du poids. Quand la porte sortit de la grange, la lumière du matin la prit tout entière. Elle révéla des nuances que l'ombre cachait : du brun, du gris, presque du blond à certains endroits, là où la pluie ancienne avait lavé la poussière. Les ferrures noires dessinaient dessus comme de grandes lettres muettes. Ils la firent glisser jusqu'à la camionnette. Pierrot abaissa le hayon. Il fallut faire de la place, déplacer deux choses, resserrer une sangle, trouver à la porte un appui qui ne l'abîmerait pas. Il la cala contre le flanc droit, sur une couverture trouée qu'il gardait pour les pièces qui méritaient mieux que la tôle.

— Vous allez la vendre ? demanda la veuve.

— Peut-être.

— À qui ?

— Je sais pas encore.

— Quelqu'un qui en fera une table, sûrement. Ou une décoration.

Elle prononça le dernier mot comme si elle n'était pas certaine qu'il appartienne à la même langue qu'elle. Pierrot serra la première sangle.

— Peut-être une porte.

Elle le regarda.

— Vous croyez ?

— Ça arrive.

Il ne savait pas si c'était vrai. Mais il avait envie que cela le soit. La veuve posa la main sur le bois, une seconde. Pas une caresse. Une vérification. Comme on touche le front d'un enfant avant qu'il parte à l'école, même quand on sait qu'il n'a pas de fièvre.

— Elle fermait mal, dit-elle. L'hiver, le vent passait dessous. Aimé mettait un sac de grain contre.

Pierrot termina le nœud.

— Je laisserai les gonds avec.

— Faites.

Elle retira sa main. Ils chargèrent ensuite les fers : deux chaînes, un morceau de herse, quelques piquets tordus, un vieux poêle minuscule dont la porte tenait avec du fil de fer. La veuve nommait presque chaque chose avant qu'elle monte dans la benne. Celui-ci venait du père, celui-là, elle ne savait plus ; celui-ci, Aimé avait voulu le redresser ; celui-là pouvait encore servir, peut-être ; un autre, au contraire, elle ne voulait plus le voir. Pierrot ne demandait pas pourquoi. Quand la benne fut pleine, il sortit son carnet.

— Je vous dois combien ?

La veuve haussa les épaules.

— Vous me donnerez ce que ça vaut.

— Ça vaut toujours moins que ce que les gens espèrent.

— J'espère rien.

Il n'aima pas cette phrase. Pas parce qu'elle était triste. Parce qu'elle était tranquille. Il calcula vite, en tenant compte de la porte, des ferrures, du poids du fer, du trajet, du café, et de ce qu'on ne compte pas mais qui entre quand même dans le prix. Il sortit des billets de sa poche intérieure. La veuve les prit sans les compter.

— Comptez, dit Pierrot.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous ressemblez pas à quelqu'un qui se trompe dans ce sens-là.

— Ça arrive.

Alors elle compta, pour lui faire plaisir plus que par méfiance, puis plia les billets et les glissa dans la poche de son gilet. Le soleil était maintenant plus haut, mais le vent restait frais. Au loin, le causse s'étendait dans sa nudité claire. Rien ne bougeait vraiment. Une buse tournait très haut, presque immobile. La ferme, avec sa grange ouverte, paraissait plus vaste depuis que la porte était dans la camionnette. La veuve suivit le regard de Pierrot.

— Ça fait drôle, hein ?

— Oui.

— On croit qu'il y a trop de choses dans une maison. Puis on les enlève, et c'est là qu'on voit tout le vide.

Pierrot ne répondit pas. Elle marcha jusqu'au seuil de la grange. Sans la porte, l'ouverture faisait un grand rectangle noir dans le mur. On aurait dit une bouche qui n'avait plus rien à retenir.

— Vous savez, dit-elle, les gens croient que c'est triste de vivre seule ici. Ils disent ma pauvre, tout ce silence. Mais le silence, on s'y fait. C'est les bruits des autres qui fatiguent quand on n'a plus l'habitude.

Elle regarda la route, puis les prés, puis le ciel.

— Ici, on finit tous seuls. C'est pas un malheur, c'est le pays.

La phrase resta entre eux. Pierrot sentit qu'il aurait fallu dire quelque chose. Une phrase douce. Une protestation. Un mensonge utile. Mais rien ne venait qui ne soit pas trop petit. Alors il se tut. La veuve sembla apprécier ce silence plus qu'une réponse. Elle rajusta son foulard.

— Vous allez à Meyrueis maintenant ?

— Oui. Si la camionnette veut bien.

— La foire ?

— S'il reste des bêtes et des menteurs quand j'arrive.

Elle sourit.

— Il en reste toujours.

Puis elle rentra dans la maison et revint avec un paquet enveloppé dans un torchon.

— Tenez. Vous avez oublié votre casse-croûte.

Pierrot la regarda, surpris.

— Comment vous savez ?

— Les hommes seuls oublient toujours soit le pain, soit le mouchoir. Vous, vous avez le nez sec.

Il prit le paquet.

— Fallait pas.

— Justement.

Il ne sut pas quoi répondre. Il posa le torchon sur le siège passager. Avec son nœud propre, le paquet eut l'air d'un passager provisoire. Pierrot remonta dans la camionnette. Avant de fermer la portière, il regarda une dernière fois la ferme. La veuve se tenait près du seuil. Petite devant ses murs, mais pas perdue. Il y avait

chez elle quelque chose d'aussi sec et solide que les pierres du causse.

— Je repasserai si vous avez besoin, dit-il.

— Je serai partie.

— Avant.

Elle hocha la tête.

— Alors peut-être.

Il démarra. La camionnette fuma, toussa, puis accepta de vivre encore. Pierrot fit demi-tour dans la cour avec précaution. La porte de grange grinça dans la benne, retenue par les sangles. Au moment de reprendre la route, il leva la main. La veuve répondit. Il roula lentement jusqu'au croisement. Dans le rétroviseur, la ferme rapetissa. La femme aussi. Bientôt, il ne resta qu'un rectangle sombre dans la façade de la grange, puis plus rien qu'une masse de pierre posée dans le matin. Pierrot pensa à la phrase. *Ici, on finit tous seuls. C'est pas un malheur, c'est le pays*. Il la retourna sans le vouloir, comme on garde dans la bouche un goût qu'on n'a pas choisi. Il ne savait pas si elle avait raison. Il ne savait même pas si une phrase pareille pouvait avoir raison ou tort. Elle était là, simplement. Une pierre de plus dans le paysage. La route redescendait vers Meyrueis. Peu à peu, le causse perdit son immensité. Les arbres revinrent, d'abord rares, puis plus nombreux. Un mur, une haie, une maison fermée, un virage. Le monde recommençait à avoir des bords. Derrière lui, la porte craquait parfois contre les sangles. Ce n'était pas un bruit de rebut. C'était un bruit de chose ancienne qui n'avait pas fini de servir. Il posa la main sur le paquet dans le torchon, sur le siège passager. Du pain. Peut-être du fromage. Peut-être une tranche de pâté. Il ne l'ouvrirait pas tout de suite. Il attendrait d'être à Meyrueis, ou plus loin, sur un muret, à l'abri du vent. Il aimait garder un peu les choses avant de les connaître. La route tourna. Au loin, déjà, on devinait les premières maisons, et plus bas, le mouvement de la foire. Des voix monteraient bientôt, des bêtes, des moteurs, des chiens, des hommes qui avaient des histoires plus grandes qu'eux. Pierrot allait retrouver le bruit du monde. Mais pendant quelques kilomètres encore, il resta

avec le café fort, l'horloge arrêtée, les rectangles clairs sur les murs, et cette femme qui partait sans se plaindre d'un pays qui l'avait laissée seule parce qu'il l'avait toujours fait ainsi. La camionnette prit de la vitesse dans la descente. Devant lui, Meyrueis commençait à remuer. Et derrière, sur le Méjean, une maison ouverte au vent apprenait déjà à se taire.



Chapitre 3
Meyrueis, la foire

Neuf heures, et novembre avait posé sur Meyrueis une lumière basse qui ne chauffait pas, un soleil pâle suspendu au-dessus des toits ; les voix montaient déjà de la foire, mais le jour gardait quelque chose d'incertain, comme s'il hésitait encore à commencer. À mesure qu'il descendait vers Meyrueis, le monde recommençait à faire du bruit. Ce n'était pas encore la foire, pas tout à fait. C'était son approche. Une voiture mal garée dans un virage. Un chien qui courait trop près de la route. Deux hommes en gilet sans manches debout au bord d'un pré, les mains dans les poches, regardant passer la camionnette comme si elle leur devait des comptes. Plus bas, au-dessus des toits, montaient déjà des éclats de voix, des claquements de portières, des aboiements, le braiment obstiné d'un âne qu'on n'avait pas consulté sur sa présence au marché. Pierrot ralentit. Derrière lui, la porte de la veuve Arnal craqua contre les sangles. Pierrot jeta un œil au rétroviseur, par réflexe. La bâche tenait. Sur le siège passager, le casse-croûte enveloppé dans le torchon n'avait pas bougé. Il n'y avait pas touché. Un casse-croûte acheté, on le mange. Un casse-croûte donné par une femme qui part de chez elle, on le laisse attendre un peu. La route entra dans Meyrueis par le haut. Le village avait ce visage particulier des jours de foire : à moitié réveillé, à moitié débordé. Les trottoirs ne suffisaient plus. Les gens marchaient sur la chaussée comme si les voitures étaient une idée récente dont on pouvait encore discuter. Des camionnettes, des remorques, des vieux fourgons, des berlines cabossées étaient rangés de travers le long des murs. On sentait le café chaud, la laine mouillée, la saucisse qui commençait déjà à griller quelque part, et cette odeur de métal ancien que Pierrot aurait reconnue les yeux fermés. Il trouva une place derrière la mairie, après deux tours et trois jurons.

— C'est pas une foire, c'est une invasion, dit-il à la camionnette.

Elle répondit par un petit nuage de fumée quand il coupa le contact. Pierrot resta une seconde assis. Le bruit le surprenait toujours après le causse. Là-haut, la veuve avait parlé bas, le vent avait pris le reste. Ici, tout le monde parlait comme si quelqu'un, au fond du village, menaçait de ne pas entendre. Il descendit, verrouilla par habitude la portière conducteur, puis ne verrouilla pas l'autre. Le casse-croûte était sur le siège. Personne n'allait voler un torchon. Ou alors le pays était plus perdu qu'il ne le pensait. Il fit le tour de la benne, vérifia les sangles, tira sur le nœud qui tenait la porte de la veuve, puis se dirigea vers la place. Le bois, sous ses doigts, avait la douceur des choses qui ont servi, qui ont tenu. La foire annuelle de Meyrueis n'était pas grande au point de perdre un homme, mais assez pour qu'il y retrouve chaque année les mêmes disparus. Elle n'avait rien des marchés d'été, avec leurs touristes en sandales, leurs paniers clairs et leurs fromages vendus comme des souvenirs. Celle-là venait du froid. Elle sentait la laine humide, le café brûlant, les chiens mouillés, la saucisse sur la braise, les mains rouges, les vestes épaisses, les bêtes serrées et les vieilles histoires ressorties avec les couteaux. Les vivants, d'abord : ceux qui vendaient, ceux qui marchandaient, ceux qui passaient seulement pour être vus. Et puis les morts aussi, à leur manière. Ceux qu'on avait connus là trente ans plus tôt avec une veste, un chien, une plaisanterie, et dont il restait maintenant les fils, ou personne. Pierrot aimait les foires parce que les gens y venaient avec leurs mensonges les plus acceptables. On disait qu'on était là par hasard. On disait qu'on ne cherchait rien. On disait qu'on passait juste voir. Et chacun repartait avec un couteau inutile, deux charnières rouillées, un pot de miel, une paire de gants, une histoire entendue debout, ou le numéro de quelqu'un écrit sur un bout de papier.

— Pierrot !

Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir. Dédé était planté devant une caisse de pièges rouillés, comme un général vaincu devant ses canons. Il portait sa veste de chasse, un pull marron, une casquette publicitaire dont le logo avait disparu depuis longtemps,

et cette moustache blanche qui semblait retenir les paroles avant qu'elles ne tombent toutes d'un coup.

— Je savais bien que t'allais venir, dit Dédé.

— Moi aussi, figure-toi.

— J'ai mis des choses de côté pour toi.

Pierrot regarda la caisse.

— C'est gentil, mais j'ai déjà le tétanos.

Dédé éclata de rire, un rire sec, presque sans dents.

— Écoute-le, celui-là. Monsieur fait le difficile. Ça, c'est de la belle ferraille. Pas la cochonnerie moderne.

Pierrot s'accroupit devant les pièges.

— C'est interdit, tes machins.

— À la vente ou à l'usage ?

— Les deux, probablement.

— Alors je les vends pas. Je m'en sépare.

— C'est plus légal ?

— C'est plus joli.

Pierrot prit un vieux piège entre deux doigts, comme on soulève une bête morte.

— Celui-là, il a vu quoi ? Deux renards et trois bottes ?

— Ah non, celui-là, monsieur, il vient de mon oncle. Du temps où les renards savaient lire les traces et où les hommes savaient marcher.

— Forcément.

Dédé se pencha vers lui.

— Tu rigoles, mais j'en ai pris un, moi, un sanglier, avec un système de ma façon.

Pierrot reposa le piège.

— Ah.

— Tu sais pas combien ?

— Cent trente-neuf ?

Dédé se redressa, offensé.

— Cent quarante.

— J'étais pas loin.

— Cent quarante kilos. Pesé.

— Par qui ?

— Par moi.

— Avec quoi ?

— Avec l'œil.

Pierrot hocha la tête.

— Un œil homologué, alors.

Un homme à côté pouffa dans son café. Dédé lui lança un regard sévère.

— Vous pouvez rire. Ceux qui rient, c'est ceux qui n'étaient pas là.

— Personne n'était là, dit Pierrot.

— Justement. Ça prouve que je mens pas.

Pierrot sourit. Le sanglier de cent quarante kilos revenait chaque année. Parfois il avait été tiré au-dessus de Florac. Parfois près de Cans-et-Cévennes. Une fois, dans un hiver particulièrement inspiré, Dédé avait juré l'avoir suivi jusqu'aux portes de Mende. L'animal grossissait ou maigrissait selon les saisons, mais cent quarante restait son poids officiel, comme si le chiffre avait été gravé quelque part dans la pierre du pays.

— Alors, tu me prends quoi ? demanda Dédé.

— Rien.

— Tu dis toujours ça.

— Et toi, tu vends toujours pareil.

— Justement, c'est que ça vaut.

Pierrot fouilla la caisse malgré lui. Il trouva deux petites charnières forgées, un crochet de volet et une poignée en fer noir piquée de rouille mais saine dessous.

— Ça, peut-être.

Dédé annonça un prix absurde avec le sérieux d'un notaire. Pierrot répondit par une offre insultante. Ils poursuivirent ainsi quelques minutes, chacun défendant son honneur plus que son portefeuille. Comme chaque année, Dédé se déclara au bord de la ruine tandis que Pierrot menaçait de repartir. Après une longue réflexion surtout destinée à sauver les apparences, Dédé ramassa les objets et les posa dans les mains de Pierrot.

— Huit, mais tu me dois un café.

— Je te dois rien du tout. Tu viens de m'insulter.

— Justement. Faut se réconcilier.

Ils allèrent jusqu'à la camionnette, Dédé parlant tout du long, du prix des cartouches, de la jeunesse qui ne savait plus se lever le matin, et d'un cousin qui avait acheté un fusil italien qui tirait trop droit pour être honnête. Arrivé devant la camionnette, Dédé posa ses pièces sur le capot.

— Là, on voit mieux.

— C'est moi qui te paie, Dédé.

— Oui, mais faut vérifier.

— Vérifier quoi ?

— Que t'as pas l'air de me faire un prix.

Dédé recompta les huit euros avec une gravité ridicule, comme si Pierrot avait pu le voler en le payant.

— C'est bon, dit-il enfin.

— Tu me rassures.

— Tu passes à Florac cette semaine ?

— Demain peut-être.

— J'ai un bout de grillage chez ma sœur.

— Dis-lui de m'appeler.

— Elle n'appelle personne, elle mord.

— Alors garde ton grillage.

Dédé éclata de rire, toussa, cracha de côté, puis repartit vers son stand en levant la main.

— Et fais attention sur la route. Y a des sangliers gros comme des veaux.

— Cent quarante kilos ?

— Les petits, oui.

Pierrot resta près de la camionnette, les charnières et la poignée à la main. Il riait encore un peu. Pas fort. Juste ce qu'il fallait pour chasser ce qui, depuis le Méjean, s'était assis quelque part derrière ses côtes : *Ici, on finit tous seuls. C'est pas un malheur, c'est le pays*. Il rangea les pièces achetées, referma la bâche et retourna vers la place. La foire avait grossi. Les voix se croisaient au-dessus des

stands. Un marchand vantait des saucissons d'Auvergne avec l'accent de Béziers. Deux femmes discutaient le prix d'une couverture en laine comme si l'avenir de leurs familles en dépendait. Devant le stand des volailles, un coq enfermé dans une cage lançait des regards mauvais à tout ce qui bougeait. Pierrot s'arrêta chez Olivier Bastide, le ferronnier de Sévérac, qui avait installé, comme chaque année, trois tréteaux chargés de gonds, de verrous, de targettes, de pentures et de serrures. C'était un grand type de Sévérac, rouge de visage, les mains si larges qu'on aurait dit qu'il avait été livré avec les outils. Il y avait déjà quelqu'un devant le stand. Un homme grand, de dos, penché sur une paire de pentures à queue de carpe posées à part sur le bois du tréteau. Il les tenait du bout des doigts, non pas comme on prend une marchandise, mais comme on vérifie une promesse. Il les retourna vers la lumière, passa le pouce sur le métal, suivit la ligne forgée jusqu'à l'extrémité ouverte de la queue. Pierrot ralentit sans y penser. Elles étaient belles. Très belles même. Fer forgé, travail ancien, la queue bien ouverte, le métal encore marqué par le marteau. Pas de ces imitations trop propres qu'on faisait maintenant pour les maisons secondaires avec pierres apparentes et volets couleur lavande. Celles-ci avaient porté une vraie porte. Une lourde. Une qui avait fermé quelque chose d'important. L'homme demanda le prix. Le ferronnier le donna avec cette voix particulière des vendeurs qui savent qu'ils ont déjà gagné. L'homme discuta un peu. Pas beaucoup. Juste assez pour ne pas se laisser faire par principe. Puis il sortit son portefeuille. Pierrot sourit. Celui-là ne marchandait pas les pentures. Il marchandait l'idée qu'il avait de lui-même en train de les acheter. Le ferronnier enveloppa les deux pièces dans du papier brun, avec plus de soin qu'il n'en mettait d'ordinaire, puis les tendit à l'homme. Celui-ci les prit sous le bras, salua d'un signe de tête et s'éloigna dans la foire, déjà moins attentif aux étals autour de lui qu'à quelque chose qui semblait l'attendre ailleurs. Pierrot le suivit du regard une seconde. Il ne le reconnut pas tout de suite. Il y avait pourtant quelque chose dans sa façon de marcher, une fatigue

volontaire, celle des hommes qui s'obstinent sur des choses plus grandes qu'eux.

— Tes charnières, dit Olivier en voyant Pierrot. Je les ai.

Pierrot revint au stand.

— Miracle.

— Te moque pas. J'ai dû les chercher.

— C'est pour ça que je te paie.

— Tu me paies jamais assez.

— Tu me les fais jamais assez belles.

Le ferronnier se baissa sous la table, sortit un paquet enveloppé dans du papier journal et le posa devant lui.

— Pour la femme de Saint-Chély ?

— Oui.

— Celle qui restaure la bergerie ?

— Celle qui restaure son mari à travers la bergerie, oui.

Le ferronnier eut un petit rire.

— C'est souvent ça, les travaux.

Pierrot défit le papier. Deux charnières anciennes, longues, encore solides, avec une jolie platine. Il les soupesa.

— Ça ira.

— Bien sûr que ça ira. Je sais ce que je vends.

Pierrot observa encore l'homme aux pentures, arrêté quelques mètres plus loin, son paquet sous le bras, au milieu de la foire, comme si le monde, soudain, lui avait offert une porte ouverte et qu'il hésitait à entrer.

— Elles étaient belles, celles qu'il vient de prendre, dit Pierrot.

— Les grandes ? Ah oui. Belle pièce. Trop chère pour toi.

— Je t'ai rien demandé.

— Je te connais.

— Justement. Tu devrais savoir que je sais regarder sans acheter.

Le ferronnier haussa les épaules.

— C'est le gars de Sainte-Énimie qui les a prises.

Pierrot tourna la tête.

— Sainte-Énimie ?

— Oui. Le grand, là. Celui qui retape sa ruine. Montferrand, je crois.

Alors Pierrot le reconnut.

— Ah, fit-il. Celui de Montferrand.

— Tu le connais ?

— Un peu.

Il le connaissait peu, mais assez. Julien était passé au Rozier quelques semaines plus tôt, avec son camion et ses questions précises. Pas des questions de décorateur. Des questions d'homme qui allait vraiment poser ce qu'il achetait. Il cherchait des pentures anciennes pour la porte principale de sa ruine. Des vraies. Pas de la quincaillerie de catalogue, pas du faux vieux vendu au mètre, pas des choses qui faisaient semblant d'avoir tenu avant même d'avoir servi. Pierrot l'avait laissé fouiller dans une caisse, puis dans une autre. Julien avait pris chaque pièce en main, l'avait tournée vers la lumière, avait passé le pouce sur les coups de marteau. Il parlait peu, mais il regardait juste. À la fin, Pierrot lui avait dit :

— Si vous cherchez vraiment des pentures, allez donc à Meyrueis. Une fois l'an, il y a encore deux trois types qui vendent des choses qui ont servi.

— Meyrueis ?

— La foire. Vous trouverez peut-être. Ou rien. C'est le principe.

Julien avait souri.

— Je préfère peut-être à coup sûr.

— Alors vous êtes fait pour les foires.

Pierrot avait dit ça comme on indique une route. Les gens en faisaient ce qu'ils voulaient. Il regarda Julien s'éloigner entre les stands, son paquet sous le bras.

— Il les posera, dit-il.

— Quoi ?

— Les pentures.

Le ferronnier ricana.

— J'espère bien, au prix où il les a payées.

— Non. Je veux dire, il les posera vraiment. Il les a pas achetées pour faire joli.

— Tu deviens sentimental avec les clients, maintenant ?

— Je deviens vieux. C'est pire.

Olivier Bastide rit et rangea les billets dans sa caisse. Pierrot glissa ses charnières dans sa musette, mais son regard revint malgré lui vers Julien. Le gars de Montferrand ne repartait pas.

— Il les a payées combien ? demanda-t-il.

Olivier donna le prix. Pierrot siffla doucement.

— Il est amoureux de sa porte.

— Ou il a de l'argent.

— C'est pas pareil.

— Pour moi, si.

Pierrot sourit, salua Olivier le ferronnier et s'éloigna avec sa musette sur l'épaule. Il n'avait plus rien à faire devant ce stand. Rester là aurait eu l'air de quelque chose, et Pierrot n'aimait pas avoir l'air de quelque chose. Il traversa donc l'allée, évita une poussette, un chien trop court sur sa laisse, deux hommes arrêtés en plein passage pour discuter d'un tracteur, puis alla jusqu'à la buvette installée sous l'auvent du café. Il commanda un noir.

— Court ou long ? demanda la fille derrière le comptoir.

— Comme il voudra.

Elle le regarda, ne sut pas si c'était une plaisanterie, et lui servit un café brûlant dans une tasse blanche trop petite pour ses mains. Pierrot resta debout près du tonneau qui servait de table. De là, on voyait presque toute la place sans avoir l'air de regarder personne. C'était pour ça qu'il aimait les buvettes de foire. On y venait pour boire un café, et pendant ce temps le pays passait devant vous, convaincu d'être invisible. Il posa sa musette entre ses pieds. Dans la tasse, le café fumait.

Devant lui, la foire brassait son monde. Un marchand criait le prix de ses saucissons avec une conviction qui rendait la chose suspecte. Une vieille femme tenait une poule sous le bras comme un sac à main contrarié. Deux paysans se disputaient devant un lot de cloches de brebis sans que personne ne sache s'ils parlaient vraiment du prix ou d'une histoire plus ancienne. Plus loin, Dédé

avait déjà attrapé une nouvelle victime et ouvrait les bras avec l'ampleur exacte du sanglier de cent quarante kilos.

Pierrot but une gorgée. Trop chaud. Il souffla dessus. C'est alors que son regard retrouva Julien. Le gars de Montferrand était un peu plus loin, son paquet de pentures sous le bras, arrêté au milieu de la foire comme un homme qui avait trouvé ce qu'il cherchait et qui, pour cette raison même, ne savait plus quoi faire de sa journée. Il fit quelques pas, s'arrêta, repartit, puis s'immobilisa devant un stand où le bois prenait la lumière. Pierrot connaissait aussi la femme qui le tenait. *Lucie*. Pas beaucoup. Comme on connaît les gens du pays qui travaillent bien : par leurs mains, par deux phrases échangées, par des objets passés de l'un à l'autre. Elle lui avait déjà acheté de la vieille quincaillerie, pas pour décorer, pour transformer. Une poignée de porte en fonte pouvait devenir chez elle le début d'un meuble. Une penture de portail, une ligne noire sur une pièce de bois clair. Elle avait cette manière de ne pas humilier les choses en les sauvant. Son stand ne ressemblait pas aux autres. Il n'y avait pas l'empilement bavard de ceux qui veulent attirer le passant. Les pièces étaient posées avec de l'espace autour, comme si chacune avait besoin d'un peu de silence. Des planches de châtaignier brut, larges, profondes, où le fil du bois tournait doucement. De petits instruments suspendus. Des manches, des éclisses, des formes en attente. Un thermos posé près d'une caisse. Une odeur légère de bois sec, de café, de laine. Lucie portait un gros pull. Les cheveux attachés. Les manches un peu remontées. Elle parlait avec un homme devant elle, ou plutôt elle l'écoutait, ce qui n'était pas pareil. Pierrot l'avait déjà remarqué : certaines personnes écoutent pour répondre, d'autres écoutent pour comprendre. Elle était de la deuxième sorte. C'était rare. Ça mettait les gens en danger, parfois. Julien s'arrêta à trois pas du stand. Pierrot baissa les yeux vers son café. Il ne voulait pas regarder trop franchement. Pas par pudeur seulement. Par superstition, peut-être. Certaines choses naissantes supportent mal qu'on les fixe. Mais il avait vu l'hésitation. Il y a des hésitations qu'un homme reconnaît chez un autre, même de dos. Celle-ci ne concernait plus les pentures. Le gars de Montferrand

resta planté là, son paquet sous le bras, au milieu du bruit, avec l'air de mener contre lui-même une discussion serrée. Il pouvait passer. Il pouvait continuer. Il pouvait rentrer à Sainte-Énimie avec ses ferrures et sa raison officielle intacte. La foire aurait rempli son rôle. La porte de Montferrand aurait ses pentures. La journée aurait été simple. Il ne passa pas. Il s'approcha. Pierrot entendit seulement le début, ou crut l'entendre. Une histoire de sciage. De quartier peut-être. Un mot technique, en tout cas. Pas un compliment de foire. Pas ces phrases vagues que les hommes sortent devant les stands de femmes en croyant ouvrir une porte alors qu'ils salissent la poignée. Lucie se retourna. D'abord, elle le jaugea. C'était un regard rapide, précis, entraîné. Le regard des femmes qui vendent seules sur les foires et qui doivent trier en une seconde les curieux, les lourds, les bavards, les connaisseurs, les dangereux, les inutiles. Julien tint le regard sans forcer. Il ne souriait pas encore. Il avait seulement cette attention presque maladroite des hommes qui veulent parler juste parce qu'ils savent qu'ils peuvent gâcher une chose en ouvrant trop grand la bouche. Lucie répondit. Pierrot ne perçut pas les mots. Le brouhaha les mangea. Mais il vit ce que les mots faisaient. Elle baissa les yeux vers la planche. Julien montra le chant du bois. Elle se pencha légèrement. Il se pencha aussi, pas trop, juste assez. Entre eux, il y eut soudain cette distance particulière des gens qui parlent d'une chose concrète pour ne pas encore parler du reste. Pierrot porta la tasse à ses lèvres. Le café était buvable maintenant. Autour de lui, la foire continuait. Un homme riait trop fort à la table voisine. La fille de la buvette rinçait des verres dans une bassine. Un gamin réclamait une limonade. Dédé jurait qu'il avait suivi la bête sur deux kilomètres, et quelqu'un lui demandait si, par hasard, elle ne portait pas des sabots. Pierrot aurait pu écouter Dédé. Il aurait dû. Mais son regard revint encore vers le stand de bois. Quelque chose avait changé. Pas beaucoup. Pas assez pour que la foire s'en aperçoive. Mais assez pour lui. Il avait passé sa vie à remarquer les changements minuscules : un moteur qui prend un autre bruit, une main qui tarde sur un objet, une voix qui se défend trop vite, une maison qui commence à se vider avant que les meubles ne bougent.

Là, c'était pareil. Une infime détente dans les épaules de Lucie. Un angle différent dans son visage. Le regard qui cessait de surveiller pour entrer vraiment dans la conversation. Julien avait oublié son paquet de pentures. Il le tenait encore, mais il n'en sentait plus le poids. Lucie posa une main sur la planche. Ses doigts suivirent le fil du bois, et Julien regarda ses doigts autant que le bois. Pas longtemps. Pas grossièrement. Juste assez pour que Pierrot comprenne. Il détourna les yeux. Ça ne le regardait pas. Et pourtant, il avait vu. Il avait vu deux êtres qui, au milieu du bruit, venaient de trouver une langue commune. Pas une langue de grands mots. Une langue de matière. Le bois. La pierre. Les années. Les choses qu'on reprend quand d'autres les laisseraient tomber. Deux êtres faits, peut-être, de cette même folie douce qui consiste à croire qu'une ruine peut redevenir une maison. Pierrot souffla doucement sur son café, bien qu'il ne fût plus trop chaud. Lui, il avait toujours su que les ruines, on les gardait pour soi. Il savait que Julien était marié. Pas les détails. Assez seulement pour que la scène change de couleur. Une femme à Sainte-Énimie. Des habitudes. Une vie déjà prise dans une autre vie. Il regarda Lucie rire. Un rire bref, franc, presque surpris d'être sorti. Julien baissa la tête, puis releva les yeux vers elle avec un air à la fois heureux et coupable. Pierrot sentit l'ombre entrer dans la beauté. C'était souvent comme ça. Les choses les plus claires arrivaient rarement dans des vies disponibles. Elles entraient par une fente, par un défaut du toit, par une porte mal fermée. On pouvait appeler ça une erreur, une faute, une malchance, une grâce. Les mots changeaient selon celui qui jugeait. La chose, elle, restait la même : deux regards qui se reconnaissent trop tard, ou trop tôt, ou au seul moment possible. Il reposa sa tasse. Ses doigts restèrent un instant collés à la porcelaine, comme s'il avait peur de lâcher autre chose.

— Vous reprenez quelque chose ? demanda la fille de la buvette.

— Non.

Elle suivit vaguement son regard.

— C'est joli, ce qu'elle fait, hein ?

— Oui.

— Mon père dit que c'est trop cher.

— Ton père dit sûrement beaucoup de choses.

La fille sourit sans comprendre tout à fait et partit servir un demi. Pierrot resta encore un instant près du tonneau. Lucie tendait maintenant la main vers son thermos. Elle versa du café dans un gobelet, puis dans le couvercle pour elle. Le geste était simple. Presque rien. Mais Pierrot le reçut avec trop de compréhension. On ne sert pas toujours son café à un inconnu. Leurs doigts ne se touchèrent pas. Pierrot remarqua justement cela : ils ne se touchèrent pas. Et pourtant quelque chose passa. Il sentit alors, très bas en lui, une chose qu'il croyait rangée depuis longtemps remuer doucement. Pas un souvenir précis. Pas un regret encore. Plutôt une porte intérieure qui prenait l'air une seconde avant de se refermer. Il avait connu, lui aussi, des mains qu'on regarde sans les prendre, des phrases qu'on garde derrière les dents, des silences où tout aurait pu commencer si le monde avait été fait autrement. Il posa quelques pièces près de la tasse, reprit sa musette et s'éloigna de la buvette. Il n'avait pas besoin d'en voir davantage. Pierrot remit sa musette sur l'épaule. Son cœur, sans prévenir, lui sembla moins étroit. *Ça ne dura pas.* Il connaissait trop bien ce genre de lumière. Chez les autres, elle trouvait toujours une fenêtre. Chez lui, elle avait toujours trouvé une raison de passer plus loin. Le bruit de la foire revint, Dédé cria quelque chose à propos de son sanglier, une femme protesta contre le prix des œufs, un chien aboya sous une table. Le monde reprit sa place, avec ses marchandages, ses odeurs, ses mensonges utiles. À midi moins le quart, il avait acheté trois verrous, deux vieux fers de hache sans manche, une bassine en zinc qu'il n'avait pas prévue de prendre, et une poignée de porte en porcelaine blanche qu'il avait sauvée d'un carton de choses à un euro. Il avait vendu aussi, ce matin-là. Une femme de Nant avait acheté les volets verts des Galtier pour les poser contre un mur de jardin, « juste pour faire joli ». Pierrot n'avait rien dit. Les volets avaient fermé une maison pendant soixante ans ; ils pouvaient bien, pour finir, regarder pousser des lavandes. Il avait encaissé quarante

euros ici, douze là, huit pour une serrure sans clé que l'acheteur jurait pouvoir ouvrir. Pierrot notait tout dans son carnet noir. Une tournée où l'on ne vend rien devenait vite une promenade sentimentale. Et Pierrot n'avait pas les moyens d'être sentimental à plein temps. Le casse-croûte de la veuve lui revint en mémoire quand son ventre se manifesta. Il retourna à la camionnette. Dédé était là, assis sur le bord du trottoir, comme s'il gardait le véhicule.

— Tu fais le planton maintenant ? demanda Pierrot.

— Je surveille. Y a du monde pas clair.

— À Meyrueis ?

— Surtout à Meyrueis. Les voleurs aiment les foires, ça leur donne une excuse pour avoir les mains dans les poches.

Pierrot ouvrit la portière passager et prit le torchon.

— Tu manges ?

Dédé regarda le paquet avec un intérêt immédiat.

— Ça dépend. C'est quoi ?

— Je sais pas.

— Alors oui.

Ils s'installèrent sur le muret près de la camionnette. Pierrot dénoua le torchon. À l'intérieur, il y avait du pain, deux tranches de pâté, un morceau de tomme, une pomme, et un petit couteau pliant dont le manche en corne était usé jusqu'à la douceur. Pierrot resta immobile.

— Eh ben, dit Dédé. Elle t'a pas laissé mourir.

— Non.

— C'est qui ?

— Une femme du Méjean.

— Ah.

Dédé avait dit cela autrement. Avec moins de fanfaronnade. Il prit une tranche de pain seulement quand Pierrot la lui tendit. Ils mangèrent en silence quelques minutes. Le pâté était poivré. Le fromage fort. La pomme un peu ridée, mais bonne.

— Les femmes du Méjean, reprit Dédé la bouche pleine, faut pas croire que c'est seules. C'est nous qui sommes trop nombreux autour.

Pierrot le regarda.

— Tu deviens philosophe ?

— Non. Je digère.

Ils rirent tous les deux. Un rire simple. Un rire de muret, de foire, de pain partagé sans nappe ni discours. Sur la place, Julien était toujours près du stand de Lucie. Ils parlaient encore. Rien qu'on puisse montrer du doigt. Et pourtant, quelque chose entre eux tenait déjà comme un fil.

— Tu regardes quoi ? demanda Dédé.

— Rien.

— Si tu regardes rien comme ça, c'est que c'est quelque chose.

Pierrot mordit dans son pain.

— Mange.

Dédé suivit son regard, vit Julien, Lucie, le thermos, les planches.

— Ah, dit-il.

— Ah quoi ?

— Rien. Je dis ah.

— Tu dis jamais ah pour rien.

— C'est joli, les rencontres. Tant que ça arrive aux autres.

Pierrot ne répondit pas. Dédé avait parfois, entre deux énormités, des phrases qui tombaient juste. C'était agaçant. Comme un fusil tordu qui mettrait dans le mille une fois par hasard. Ça ne présageait rien de simple, pensa-t-il. Mais ce n'était pas parce que ce n'était pas simple que ce n'était pas beau. Il avait déjà eu assez de mal à ne pas manquer la sienne tout à fait.

— Tu fais une drôle de tête, dit Dédé.

— C'est ton pâté.

— C'est pas mon pâté.

— Alors c'est pire.

Dédé rit. Pierrot replia le torchon. Il rangea le petit couteau pliant dans la boîte à gants, à part. Il le rendrait à la veuve s'il repassait avant vendredi. Sinon… sinon il ne savait pas. Certaines choses restaient, sans qu'on l'ait décidé.

— Faut que je file, dit-il.

— Déjà ?

— Hures après. Et Georgette si j'ai le courage.

— Personne n'a le courage pour Georgette. On y va quand même.

Dédé se leva avec un soupir théâtral.

— Bon. Tu me dois toujours un café.

— Non.

— Si. Pour la surveillance.

— T'as mangé mon pâté.

— J'ai surveillé en mangeant. C'est un service complet.

Pierrot secoua la tête, sortit deux pièces et les donna à Dédé.

— Tiens. Va t'empoisonner.

Dédé prit l'argent avec dignité.

— Tu as bon fond, Pierrot.

— Ne le répète pas.

— Je le dirai seulement à ceux qui me croient pas.

Ils se séparèrent devant la camionnette. Pierrot chargea les derniers achats, resserra une sangle, puis regarda une dernière fois la place avant de monter. Julien et Lucie étaient encore là. Julien la regardait comme on regarde quelqu'un qui vient de prononcer une phrase qu'on attendait depuis longtemps sans oser se l'avouer. Pierrot sourit, mais son sourire avait le goût des portes qui ne s'ouvrent jamais. Il accéléra le pas et monta dans la camionnette. Il pensa à Marion, la femme de Julien, qu'il ne connaissait presque pas. À ces vies déjà construites dans lesquelles une rencontre entrait parfois comme une pluie par le toit. Il pensa aussi que certaines personnes se rencontrent trop tard parce qu'avant, elles n'auraient pas su se reconnaître. Ce n'était pas une excuse. C'était pire : c'était une vérité. Il tourna la clé, le moteur s'ébroua. Voyant le ferronnier venir vers lui pour l'interpeller, il ouvrit la vitre.

— Pierrot ! Si ton gars de Montferrand cherche d'autres verrous, tu lui diras que j'ai un lot ancien.

— C'est pas mon gars.

— C'est toi qui l'as envoyé ici, non ?

Pierrot s'arrêta. Puis il chercha Julien et Lucie, encore une fois.

— Je lui ai juste parlé d'une foire.

— Eh ben.

— Oui.

— Je donne des routes. Les gens en font ce qu'ils veulent.

Olivier ne comprit pas, ou fit semblant. C'était pareil. Peut-être que ceux-là venaient de trouver quelque chose qu'ils ne cherchaient pas. Pierrot chassa l'idée. Il avait Hures à faire. D'un dernier signe de tête, il salua Olivier Bastide et manœuvra pour s'extraire lentement de la foire au volant de sa camionnette. La camionnette protesta moins que le matin, comme si le jour, sans vraiment réchauffer la mécanique, lui avait au moins délié les articulations. Pierrot sortit doucement de Meyrueis, à travers les voitures mal garées, les promeneurs distraits et les chiens qui tiraient sur leurs laisses. Au croisement, il laissa passer un tracteur, puis prit la route qui remontait vers les hauteurs. Dans le rétroviseur, la foire resta un moment visible. Une agitation colorée au creux du village. Des bâches, des silhouettes, des gestes. Puis un virage la cacha. Le silence revint, mais ce n'était plus celui du Méjean. C'était un silence après les voix. Un silence habité. Il pensa que les gens venaient aux foires chercher des objets, et repartaient parfois avec autre chose. L'image de deux êtres penchés sur une planche de châtaignier, comme s'ils venaient d'y trouver, sans le savoir encore, le commencement d'une maison, pesait autrement que le reste. Pierrot ne l'aurait pas dit ainsi. Il n'aurait pas parlé d'amour, ni de manque, ni de courage. Ce n'étaient pas des mots qu'il savait poser sur lui sans se sentir ridicule. Mais il y avait eu, dans sa vie, des commencements qu'il avait laissés passer. Des regards qu'il avait détournés trop vite. Des phrases qu'il avait gardées derrière les dents parce qu'ici, dans ce pays, certaines vérités faisaient plus de bruit qu'une cloche en plein dimanche. Il avait longtemps cru que c'était les autres qui ne lui auraient pas permis. Les parents. Le village. Les cafés. Les hommes qui rient trop fort. Les femmes qui demandent quand est-ce que vous vous mariez. Les voisins qui savent avant vous ce que vous devriez être. Puis les années avaient passé. Et il avait fini par comprendre que les autres n'avaient pas eu

besoin de tout interdire. Il s'en était chargé pour eux. La camionnette prit la route de Hures. Derrière, Meyrueis continuait de faire du bruit sans lui. Devant, le causse l'attendait de nouveau, plus clair, plus nu, plus vaste. Et sous la bâche mal tendue, la vieille porte de la veuve Arnal tenait bon, pareille à un morceau de maison arraché au silence, qui n'avait pas encore décidé de quel côté il voulait s'ouvrir.

Chapitre 4
Le berger de Hures

Quatorze heures, et le soleil de janvier restait haut mais sans force, une clarté froide qui glissait sur les pierres sans les atteindre ; le causse était ouvert, dur, presque blanc, et la lumière, trop nette, laissait les hommes seuls face à eux-mêmes. La route de Hures reprit Pierrot dans une lumière pâle, qui n'avait plus la force de réchauffer ce qu'elle montrait. Après Meyrueis, le pays s'était remis à parler bas. La foire descendait derrière lui, avec ses voix, ses odeurs, son bruit d'hommes serrés les uns contre les autres. Sur la route de Hures, tout cela s'éloignait déjà. Pierrot conduisait coude à la portière. Il aurait voulu laisser la veuve Arnal derrière lui avec la foire et le bruit du matin. Mais certaines phrases montent mieux que les routes : *Ici, on finit tous seuls. C'est pas un malheur, c'est le pays.* Il aurait voulu l'oublier un moment. Mais le causse n'aidait pas à oublier ce genre de phrase. Au contraire. Plus la route montait, plus elle semblait vraie. Les maisons se firent rares. Les murs de pierre sèche recommencèrent à accompagner la route, bas, tordus, patients. De chaque côté, les prés maigres s'étendaient sous le soleil, piqués de genévriers, de buis, de cailloux blancs. Le vent poussait l'herbe courte dans un sens, puis dans l'autre, sans jamais donner l'impression de changer d'avis. Il n'y avait presque pas d'ombre. À cette heure-là, le causse ne faisait pas semblant d'être doux. Il montrait ce qu'il était. Un pays clair, sec, vaste, qui donnait beaucoup à ceux qui savaient prendre peu. La camionnette toussa dans la côte. Pierrot posa la main sur le tableau de bord.

— Doucement, ma vieille.

Elle reprit son souffle, monta encore, puis la route s'aplanit. Hures apparut sans cérémonie. Quelques maisons basses, un clocher trapu, des toits de lauze et de tuiles mêlés, des murs couleur de poussière, deux tracteurs immobiles sous un hangar. Un chien jaune leva la tête quand la camionnette passa, estima que le danger n'en valait pas la fatigue, et la reposa entre ses pattes. Pierrot

connaissait ce chien. Ou son père. Ou son grand-père. Dans ces fermes, les chiens se remplaçaient sans vraiment changer de regard. Il prit le chemin qui partait derrière le village, vers une bâtisse isolée dont les pierres semblaient sorties du sol plutôt que posées dessus. La ferme de Baptiste Rouvière tenait depuis longtemps au même endroit. Chez Baptiste, l'hiver n'était jamais vraiment une saison à venir. Il attendait déjà dans les coins : sous les auges, dans les tuyaux de la pompe, dans les genoux du vieux, dans les chiens qui dormaient trop longtemps, dans les silences qui tombaient avant la nuit. Baptiste était dehors. Il se tenait devant l'abreuvoir avec une casquette grise, une chemise à carreaux ouverte au cou et un pantalon trop large retenu par une ceinture de cuir craquelé. Il avait l'âge des hommes que l'on ne chiffre plus. Soixante-dix ? Quatre-vingts ? Davantage peut-être. Le causse conserve les visages à sa manière : il les creuse, il les sèche, puis il les laisse tenir. Deux chiens noirs dormaient à l'ombre maigre d'une remorque. Baptiste leva la main. Pas un salut large. Juste ce qu'il fallait. Pierrot arrêta la camionnette devant le hangar et descendit lentement. L'air froid lui prit aussitôt les jambes. Il fit claquer la portière.

— Alors, Baptiste.

— Alors, Pierrot.

Ils se serrèrent la main. La main du berger était sèche, chaude, dure comme une racine. Elle ne serra pas fort. Elle n'en avait pas besoin.

— T'as trouvé, alors.

— Je suis déjà venu.

— Oui. Mais des fois, les gens se perdent quand même.

Pierrot regarda autour de lui.

— Ceux-là, ils ne cherchaient pas vraiment.

Baptiste eut un petit rire sans bruit. Un pli seulement au coin de la bouche. Il désigna le hangar.

— C'est là-bas.

Ils marchèrent côte à côte sans se presser. À l'intérieur, l'ombre avait une odeur de laine, d'huile, de poussière et de foin ancien. Une vieille barrière métallique était posée contre le mur, tordue en son

milieu. Plus loin, près d'une pompe, un moteur bleu attendait, capot ouvert, comme une bête malade qui aurait fini par accepter qu'on regarde dedans.

— La barrière, dit Baptiste, c'est un veau.

— T'as des veaux, maintenant ?

— Non. Justement. C'était pas le mien.

— Il était perdu ?

— Il était décidé.

Pierrot s'accroupit devant la barrière. Le métal avait plié net à un endroit, puis vrillé sur l'autre montant. Il passa la main dessus, chercha la mémoire du choc.

— Il a pas fait semblant.

— Un veau, ça sait pas faire semblant.

Pierrot sourit.

— Ça se redresse. Pas joli, mais ça tiendra.

— Joli, je m'en fous.

— Ça tombe bien.

Baptiste regarda la barrière comme on regarde un vieux voisin un peu déformé par les années.

— Si ça ferme, c'est tout ce que je lui demande.

Pierrot se releva, essuya ses mains sur son pantalon et se pencha sur le moteur de pompe.

— Et lui ?

— Lui, il tousse.

— Depuis quand ?

— Depuis qu'il a décidé.

— C'est précis.

— Dimanche.

Pierrot toucha la durite, vérifia le filtre, tira un peu sur le câble. Le moteur sentait l'essence vieille, l'huile et la poussière sèche. Il demanda à Baptiste de lancer. Le berger tira sur la corde. Le moteur cracha, toussa, vibra trois secondes dans un bruit de casseroles, puis s'éteignit.

— Tu vois, dit Baptiste.

— Je vois surtout qu'il veut pas.

— C'est ce que je viens de dire.

Pierrot se pencha davantage. Il aimait ces moments-là. Les moteurs avaient une franchise que les hommes n'avaient pas toujours. Ils refusaient, mais en donnant des indices.

— C'est encrassé, dit-il. Et t'as peut-être une prise d'air. Je peux te le démonter, mais pas là. Pas avec la benne pleine.

Baptiste regarda la camionnette par l'ouverture du hangar.

— T'as chargé.

— Foire de Meyrueis.

— Ah.

Pierrot entendit dans ce « ah » tout ce que Baptiste pensait des foires : les gens, le bruit, les prix, les bêtes trop propres, les marchands qui parlent comme des radios, les poignées de main trop nombreuses.

— T'y vas plus ? demanda Pierrot.

— Pour quoi faire ?

— Voir du monde.

— Je vois assez de monde.

Pierrot regarda autour de lui. Il n'y avait personne. Baptiste suivit son regard.

— Je les vois quand ils passent pas.

Il dit cela sans sourire. Pierrot ne répondit pas. Dans ces pays, les absences avaient presque autant de présence que les vivants. Un voisin qui ne venait plus, un fils qui appelait moins, une femme dont la place restait visible à table : tout cela faisait encore du monde.

Baptiste se détourna du moteur.

— Tu boiras le café.

Ce n'était pas une question.

— J'ai encore Sainte-Énimie après.

— Je t'ai pas demandé si t'avais le temps.

Pierrot le suivit. La cuisine était basse, fraîche, presque sombre après la lumière du dehors. Une toile cirée couvrait la table. Sur le mur, un calendrier d'aliments pour brebis datait de deux ans. Près de l'évier, trois tasses étaient retournées sur un torchon. Deux

seulement servaient encore, peut-être même une seule. Baptiste prit une cafetière posée sur le coin de la cuisinière.

— Il est de ce matin.

— Ça ira.

— J'ai pas dit qu'il était bon.

Il versa. Le café était noir, épais, déjà fatigué d'avoir trop attendu. Pierrot en prit une gorgée. Il brûlait moins qu'il ne râpait.

— Alors ? demanda Baptiste.

— Il est de ce matin.

Le berger eut son petit pli au coin de la bouche. Ils burent en silence. Par la fenêtre, on voyait un morceau de cour, un mur, la remorque, un chien couché sur le flanc. Plus loin, le causse continuait comme si la maison n'était qu'un accident provisoire. Baptiste posa sa tasse.

— À la foire, y avait du monde ?

— Oui.

— Toujours les mêmes ?

— Et des nouveaux qui veulent avoir l'air d'être les mêmes.

Baptiste hocha la tête.

— C'est les pires.

Pierrot pensa à Julien. À ses pentures. À sa manière de regarder les choses avec trop d'espoir pour être du pays et trop de respect pour être seulement de passage.

— Pas tous, dit-il.

Baptiste leva les yeux vers lui, attendit une suite. Pierrot n'en donna pas. Le berger reprit :

— Avant, à Meyrueis, t'avais des bêtes partout. Des vraies. Pas seulement pour montrer aux touristes. Les maquignons savaient regarder une patte, une dent, un dos. Maintenant ils regardent les papiers. Les primes. Les normes. Les cours. Même les brebis, bientôt, faudra leur demander leur numéro avant de leur donner un nom.

Il but une gorgée.

— Enfin. C'est comme ça.

Cette phrase-là, Pierrot l'avait entendue partout. *C'est comme ça.* Elle servait à accepter presque tout. Selon qui la disait, c'était une sagesse ou une défaite.

— T'en as encore combien ? demanda Pierrot.

— De quoi ?

— De brebis.

— Moins.

— Ça fait pas un nombre.

— C'est le seul qui compte.

Pierrot sourit malgré lui. Baptiste regarda sa tasse.

— Cent vingt-huit. J'en avais deux cent trente quand Marie était là.

Il avait dit le prénom sans le préparer. Pierrot ne bougea pas. Il connaissait cette prudence-là : quand un prénom sort après longtemps, il ne faut pas se jeter dessus. Il faut le laisser respirer, sinon il rentre. Baptiste continua, les yeux sur le café.

— Elle savait les agnelages mieux que moi. Elle entendait une bête à travers un mur. Moi, fallait que je voie. Elle, elle savait avant.

Il se tut. Dehors, un chien remua dans son sommeil.

— Elle est morte quand ? demanda Pierrot doucement.

— Onze ans.

Pierrot hocha la tête. Onze ans. Ce n'était ni hier ni vraiment loin. C'était un temps qui avait eu le temps de devenir une pièce de la maison.

— Les enfants ? demanda Pierrot.

— Mende. Clermont. Un à Lyon. Ils viennent. Pas souvent. Ils ont leur vie.

Il n'y avait pas de reproche dans sa voix. C'était peut-être ce qui rendait la chose plus triste.

— Ils reprendront pas ?

Baptiste regarda par la fenêtre.

— Pour reprendre quoi ? Du vent ? Des pierres ? Des bêtes qui rapportent moins qu'un garage de supermarché ? Ils sont pas fous.

Il eut un mouvement de main vers la cour.

— Moi, j'ai été élevé là-dedans. Quand t'es élevé avec le vent, tu crois que c'est une pièce de la maison. Eux, ils ont connu l'école, les stages, les ordinateurs, les appartements où le chauffage part tout seul. Tu veux qu'ils reviennent se lever en février pour sortir un agneau coincé ? Faut pas leur demander d'être malheureux pour faire joli sur une carte postale.

Pierrot ne répondit pas. Il aimait cette phrase : *Faire joli sur une carte postale.* Baptiste n'avait pas tort. Le pays était beau, mais il ne fallait pas demander aux gens de souffrir dedans pour que les autres puissent le trouver authentique. Il comprenait maintenant que ce n'était pas seulement le troupeau qui avait diminué. Toute la ferme avait baissé d'un ton depuis la mort de Marie. Les bêtes étaient moins nombreuses, les enfants plus loin, les repas plus courts, les portes moins souvent ouvertes. Il y avait des maisons qui continuaient à tenir debout longtemps après que la vie les avait quittées par endroits. On y réparait encore les barrières, on y comptait encore les agneaux. Mais quelque chose avait cessé de répondre. Pierrot connaissait cela, à sa manière. Pas dans une maison pleine devenue vide. Dans une maison qui n'avait jamais vraiment été pleine.

— Et toi ? demanda le berger.

Pierrot leva les yeux.

— Moi quoi ?

— Tu continues.

— Je fais ma tournée.

— Comme ton père.

— À peu près.

— Ton père rangeait mieux la benne.

Pierrot eut un vrai sourire.

— Il me le dirait aussi.

— Il te le dit peut-être.

Pierrot ne sut pas quoi répondre.

Baptiste se leva pour remettre du café. Pierrot posa la main sur sa tasse.

— Non, ça ira.

— T’as peur ?

— Oui.

Le vieux eut son petit rire sec. Il resta debout près de la cuisinière, la cafetière à la main, puis se rassit sans en reprendre non plus. Le silence revint. Pas un mauvais silence. Un silence d’hommes qui n’ont pas besoin de remplir chaque trou pour prouver qu’ils sont vivants. Pierrot regarda autour de lui. La cuisine était propre, mais pas arrangée. Une chaise gardait un coussin déformé. Sur une étagère, des boîtes de médicaments étaient rangées à côté d’un vieux pot de confiture rempli de vis. Au mur, une photo jaunie montrait Baptiste plus jeune, moins sec, avec une femme aux cheveux bruns et trois enfants devant une bergerie. Les enfants plissaient les yeux au soleil. La femme ne souriait pas vraiment, mais elle avait une main posée sur l’épaule du plus petit. Cette main-là disait plus que le visage. Elle ne posait pas pour la photo. Elle tenait. L’enfant, la place, la maison, peut-être l’homme aussi, sans avoir l’air d’y toucher. Baptiste avait encore sa ferme. Il avait encore ses brebis. Il avait encore ses chiens, son café noir, ses outils, ses murs. Mais il n’avait plus la main qui tenait le reste. Pierrot allait détourner les yeux quand il remarqua, coincée derrière les boîtes de médicaments, une autre photo, plus petite, presque avalée par l’ombre. Il ne l’avait pas vue d’abord. Une gamine y tenait un agneau contre son ventre, trop grand pour ses bras. Elle avait les cheveux courts, les genoux sales, le regard sérieux des enfants qui veulent bien faire devant les bêtes. Pas un sourire vraiment. Plutôt cette attention grave qu’on trouve parfois chez ceux qui écoutent le monde avant de savoir quoi en penser.

— Une petite-fille ? demanda Pierrot.

Baptiste suivit son regard. Son visage ne changea presque pas. Presque.

— Isabelle, dit-il.

Le prénom resta posé dans la cuisine, entre le café froid et le vent contre les murs. Pierrot attendit. Il avait appris que certains noms ne demandaient pas qu’on réponde trop vite.

— À ma fille de Mende, ajouta Baptiste. Isabelle. Une gamine qui regardait pas les choses comme les autres. Elle a fait des études, plus tard. Psychologie, qu'elle disait. Comprendre ce qui se passe dans la tête des hommes. Moi, j'ai toujours pensé qu'elle écoutait plus bas que ça. Les bêtes, le vent, les silences. Ce qui parle sans phrases.

Il reprit sa tasse, mais ne but pas.

— Elle vient plus ? demanda Pierrot doucement.

Le vieux garda le silence si longtemps que la question sembla vieillir entre eux.

— C'est une sale histoire, dit-il enfin.

Il regardait toujours la photo, sans la toucher.

— Une de ces histoires qui entrent dans une famille et qui ne ressortent jamais vraiment. On croit qu'on a fermé la porte, qu'on a mis un mot dessus, qu'on sait ce qu'il faut répondre quand quelqu'un demande. Mais ça reste là. Dans les repas. Dans les coups de téléphone. Dans les dates qu'on ne fête plus.

Pierrot ne dit rien. Baptiste avala difficilement sa salive.

— Je l'aimais bien, cette petite. Elle avait quelque chose… Pas facile à dire. Elle était pas douce comme on dit des enfants sages. Elle était à part. On aurait dit qu'elle écoutait ce que les autres entendaient pas. Des fois, ça inquiétait sa mère. Moi, ça me plaisait. Un pli passa au coin de sa bouche, mais ce ne fut pas un sourire.

— Elle a disparu. Comme ça. Pas un corps. Pas une tombe. Pas une vraie réponse. Rien qu'un trou avec son prénom autour.

Il se tut encore.

— Quand quelqu'un disparaît assez longtemps, les familles finissent par choisir un mot. Morte, partie, perdue… C'est jamais le bon. Mais il en faut un. Pour les papiers. Pour les voisins. Pour les repas où il reste une chaise qu'on évite de regarder.

Il regarda la photo sans la toucher.

— Alors on dit morte.

Pierrot détourna les yeux de l'enfant à l'agneau. Son regard revint malgré lui vers la grande photo au mur, celle de Baptiste plus

jeune, de Marie et des trois enfants devant la bergerie. Baptiste avait vu.

— Marie aimait pas les photos, dit-il.

— Ça se voit pas.

— Justement.

Cette fois, il regarda la grande photo, sans toucher le cadre.

— Elle disait que les photos, ça ment. Que ça garde les gens au moment où ils faisaient semblant de tenir ensemble.

— Elle avait peut-être raison, dit Pierrot.

— Elle avait souvent raison. C'est agaçant, les morts qui continuent d'avoir raison.

Pierrot sourit à peine. Dehors, une brebis bêla, seule, d'une voix rauque. Baptiste tourna aussitôt la tête. Le geste était rapide, presque jeune. Son corps savait encore répondre à ces appels-là avant sa pensée.

— Elle est où ? demanda Pierrot.

— Derrière. Vieille brebis. Elle appelle pour rien.

Il marqua une pause.

— Ou alors pour moi.

Il dit cela sans se plaindre. Puis il regarda Pierrot longtemps. Pas avec curiosité. Avec cette franchise un peu dangereuse des vieux qui n'ont plus assez d'années devant eux pour tourner autour des choses.

— Toi, dit-il, t'as jamais eu de femme.

Pierrot sentit la phrase arriver trop tard pour s'en protéger. Il garda les yeux sur sa tasse.

— Non.

Baptiste hocha la tête, comme s'il confirmait une chose déjà classée depuis longtemps.

— C'est bien aussi.

La phrase tomba dans la cuisine. Pas méchante. Pas moqueuse. Pas soupçonneuse. C'était presque tendre, à sa façon. Baptiste croyait peut-être lui offrir une consolation, une égalité entre solitudes. Chacun sa peine. Chacun sa chance. Pierrot ne bougea pas. Il entendit dehors le vent passer contre le mur. Il entendit la

brebis appeler encore, plus loin. Il entendit la cuillère de Baptiste heurter la soucoupe. *Toi, t'as jamais eu de femme. C'est bien aussi.* Il aurait pu répondre. Dire que ce n'était pas si simple. Dire que le manque n'a pas toujours la forme que les autres lui donnent. Dire qu'il y a des phrases qu'on ne prononce pas dans certaines cuisines, pas devant certains hommes, pas avec quarante ans de silence derrière soi. Il ne dit rien. Il prit sa tasse et finit le café. Froid maintenant. Plus amer encore.

— On fait comme on peut, dit-il enfin.

Baptiste accepta la réponse. Peut-être qu'il n'avait pas entendu ce qu'elle cachait. Peut-être qu'il l'avait entendu et qu'il avait eu la politesse de ne pas le montrer. Les vieux du causse savaient parfois être cruels sans le vouloir. Ils savaient aussi être délicats sans le dire. Pierrot posa la tasse.

— Je vais regarder ta barrière avant de filer.

— T'es pressé ?

— Sainte-Énimie après.

— Georgette ?

— Oui.

Baptiste fit une grimace.

— Alors t'es pas sorti.

— Elle a deux trois choses à me montrer.

— Elle a surtout deux trois cents choses à te raconter.

— C'est compris dans le prix.

— Elle vend les nouvelles avec les tomates.

Pierrot sourit. Ils sortirent. La lumière du dehors les reprit d'un coup. Le causse semblait encore plus blanc après la cuisine. Pierrot alla chercher une masse, une pince, un bout de tube dans la camionnette. Il écarta la bâche. La porte de la veuve Arnal apparut, sombre et massive sous le soleil. Baptiste la regarda.

— Belle porte.

— Méjean.

— Ça se voit.

— Qui vend ça ?

— La veuve Arnal.

— Elle part ?

— Vendredi. Montpellier. Chez sa fille.

— Ah.

Ils restèrent silencieux.

— Elle t'a donné la porte ? demanda Baptiste.

— Vendue.

— Non. Je demande pas l'argent.

Pierrot regarda le vieux. Baptiste répéta :

— Elle te l'a donnée ?

Pierrot comprit alors.

— Un peu, oui.

Baptiste hocha la tête.

— Garde-la.

— Je peux pas tout garder.

— Si.

— Non.

— Tu le fais déjà.

Pierrot ne répondit pas. Ils allèrent vers la barrière. Pendant une vingtaine de minutes, il travailla le métal sous le regard immobile des chiens. La barre résista d'abord, dure, tordue dans son mauvais pli, puis elle céda par à-coups, avec des plaintes sèches qui sonnèrent dans l'air clair. Baptiste tenait l'autre bout sans un mot, se contentant d'avancer ou de retenir selon les gestes de Pierrot. Entre eux, il n'y avait presque rien à dire. Le métal parlait assez pour deux. Quand la barrière fut enfin redressée, elle n'était pas belle. Elle gardait une bosse, une fatigue, quelque chose de travers qu'aucune masse n'aurait pu effacer tout à fait. Mais elle fermait. Baptiste passa la main dessus, lentement, comme on vérifie moins un ouvrage qu'une vieille blessure.

— Ça ira.

— Joli, tu t'en fous.

— Je confirme.

Pierrot rangea les outils.

— Pour la pompe, je peux repasser jeudi ou vendredi. Faut que je démonte et que je voie si j'ai ce qu'il faut au Rozier.

— Vendredi, t'as la veuve.

Pierrot le regarda. Baptiste ne souriait pas.

— Tu viens de me le dire, ajouta-t-il.

— Je passerai peut-être jeudi alors.

— Je serai là.

— Tu bouges pas beaucoup.

— Les brebis aiment pas les voyages.

Baptiste rentra dans la cuisine et revint avec deux billets pliés en quatre, qu'il tenait entre l'index et le majeur comme une chose humide.

— Pour la barrière.

Pierrot regarda les billets sans les prendre tout de suite.

— Je t'ai pas changé le portail de la cathédrale.

— Non. Mais maintenant ça ferme.

— Vingt, ça suffit.

— Tu prendras trente.

— Baptiste.

— Tu prendras trente, répéta le vieux. Sinon, la prochaine fois, je dis à tout le monde que tu travailles gratis et tu seras foutu.

Pierrot prit les billets.

— Ça, c'est de la menace.

— C'est de la gestion.

Pierrot monta dans la camionnette pour noter dans son carnet : *Hures — Baptiste — barrière 30 / pompe à reprendre jeudi ?* Puis, après une hésitation, il ajouta plus bas : *Arnal — avant vendredi.* Baptiste s'était approché de la portière. Pierrot referma le carnet.

— Bon.

— Bon.

Ils se serrèrent la main. La main sèche, chaude, racineuse. Baptiste ne dit pas merci. Pierrot ne lui dit pas de rien. Il y avait entre eux cette économie-là. Pierrot mit le contact. Le moteur toussa, grogna, finit par prendre. Le vieux berger recula d'un pas.

— Fais attention dans les gorges, dit-il.

— J'y suis pas encore.

— Justement.

Pierrot hocha la tête. Il passa la première. La camionnette avança lentement dans la cour. Les chiens ne bougèrent pas. Au moment de rejoindre le chemin, Pierrot regarda dans le rétroviseur. Ce qui le frappa, ce ne fut pas la solitude du vieux. C'était sa tenue. Baptiste ne semblait pas abandonné. Il semblait assigné. Mis là par les années, par les bêtes, par les morts, par les murs qu'il avait réparés trop souvent pour pouvoir les quitter. Il y avait des hommes qui appartenaient à une terre comme un outil appartient à une main : à force d'usage, de sueur, de nécessité. On pouvait les poser ailleurs, peut-être. Ils ne serviraient plus à rien. Pierrot pensa que lui aussi, d'une certaine manière, était devenu un outil du pays. On l'appelait quand une maison se vidait, quand une ferme lâchait un morceau d'elle-même, quand un portail pliait, quand un moteur toussait, quand un vieux voulait que quelque chose parte sans avoir l'air d'être jeté. Baptiste gardait les bêtes. Pierrot gardait ce qui restait des hommes. Et ni l'un ni l'autre ne savait très bien qui les garderait, eux, quand le moment viendrait. Baptiste était toujours là, droit devant la ferme, casquette grise, mains pendantes, petit homme sec au milieu d'un pays immense. Derrière lui, la bâtisse tenait bon. Les murs, le hangar, l'abreuvoir, la barrière redressée de travers, les brebis invisibles, la vieille photo dans la cuisine, le café noir, la chaise au coussin fatigué. Un monde qui ne s'effondrait pas. Qui diminuait. Ce n'était pas pareil. La route reprit Pierrot. Le causse s'étendait devant lui, blanc, vaste, presque aveuglant. Il était près de quinze heures maintenant. Le soleil avait commencé à pencher, mais pas assez pour adoucir les pierres. La camionnette roulait vers Sainte-Énimie, vers Georgette, vers d'autres voix. Et dans la tête de Pierrot, la phrase du berger resta posée sans bouger. *Toi, t'as jamais eu de femme. C'est bien aussi.* Elle ne l'accusait pas. C'était pire. Elle croyait le consoler. Pierrot regarda la route.

— On fait comme on peut, répéta-t-il tout bas.

Le vent entra par la vitre entrouverte et emporta la phrase avant qu'elle ait eu le temps de devenir une plainte.

Chapitre 5
Sainte-Énimie

Seize heures, et mars travaillait doucement le pays ; le soleil descendait déjà, glissant sur les murs des bergeries comme une promesse encore hésitante, entre hiver et renouveau. La route de Hures à Sainte-Énimie ramenait Pierrot vers l'eau. La lumière avait changé. Elle n'était plus cette lumière blanche de midi qui écrase les pierres et rend les hommes plus petits qu'ils ne sont. Elle s'était adoucie un peu, comme si le jour, ayant fait son travail, commençait enfin à regarder ce qu'il avait éclairé. Le vent courait encore sur les herbes rases. Des buis sombres, des genévriers tordus et des murets de pierre sèche défilaient lentement de chaque côté. Pierrot conduisait sans se presser. On ne descend pas du causse comme on quitte une pièce. Il faut accepter que le pays vous garde encore un moment. Il vous laisse croire que vous êtes parti, puis il vous montre un dernier champ maigre, une dernière bergerie basse, une dernière pierre plate où le soleil s'attarde. Ensuite seulement, il consent à vous remettre à la vallée. Il n'y pensait pas vraiment. C'est ce qu'il se disait. Mais les phrases qu'on n'écoute pas font parfois plus de bruit que les autres. La route descendit enfin. Le pays se creusa. La pierre du causse céda la place aux pentes, aux replis, aux ombres fraîches. L'air changea. Il entra dans la cabine avec une odeur de rivière, de terre humide, de caves anciennes. Pierrot baissa un peu la vitre et respira. Sainte-Énimie n'était pas encore visible, mais on la sentait. Les villages de rivière ont leur façon de s'annoncer. Avant les maisons, il y a une fraîcheur. Avant les voix, une rumeur. Avant les clochers, une odeur d'eau prise entre les pierres. Puis, au détour d'un virage, Sainte-Énimie apparut. Accrochée à sa pente, blonde et serrée, avec ses toits de lauze, ses façades de calcaire, ses ruelles qui montaient comme si elles avaient oublié qu'on pouvait tracer droit. Le village semblait avoir glissé doucement jusqu'au Tarn sans jamais consentir à tomber dedans. Les maisons se tenaient les unes aux autres, épaule contre épaule, vieilles complices

d'hivers et d'étés. Aux fenêtres, des volets mi-clos retenaient un peu de soleil. Sur les murs, quelques pots mettaient déjà des couleurs de tablier propre. Le Tarn passait en bas, tranquille en apparence. Les cartes postales avaient raison : Sainte-Énimie était belle. Mais elles ne disaient pas les escaliers montés avec les courses, les maisons froides hors saison, les commerces tenus par entêtement, les jeunes partis parce que la beauté ne payait pas le loyer. Sainte-Énimie faisait rêver ceux qui passaient. Elle tenait ceux qui restaient. Pierrot ralentit. Il l'aimait à cette heure, surtout hors saison. Il restait bien quelques visiteurs, des gens de passage qui photographiaient les ruelles avec des manteaux trop neufs, mais le village avait déjà repris une partie de son vrai visage. Les terrasses parlaient moins fort. Les volets se fermaient plus tôt. Les gens du pays reprenaient possession des pierres par petits morceaux : une porte ouverte, une chaise sortie à l'abri du vent, un chien couché exactement au milieu du passage, une voix qui disait depuis une fenêtre :

— Tu le prends, le pain, ou je descends ?

La camionnette entra dans le village avec prudence. Dans les rues étroites, elle paraissait toujours trop large, trop blanche, trop pleine. Pierrot savait où passer, où ne pas passer, où ne surtout pas s'engager même si un panneau prétendait le contraire. Il connaissait les murs qui avançaient un peu, les bornes invisibles, les marches traîtresses, les touristes incapables de comprendre qu'une camionnette ne se plie pas comme un vélo. Un homme avec une écharpe neuve s'écarta au dernier moment, tenant un appareil photo à la main.

— C'est piéton ici, non ? lança-t-il.

Pierrot passa la tête par la fenêtre.

— Pour vous, oui.

L'homme resta bouche ouverte, ne sachant pas s'il devait rire ou se fâcher. Pierrot continua. Il gara la camionnette près de la petite place, pas loin du bar de Fredo, à l'endroit qu'il prenait depuis des années quand personne ne l'avait pris avant lui. Ce n'était pas une vraie place de stationnement. C'était un accord tacite entre lui, le village, deux pots encore presque vides et une vieille marche. Fredo

était déjà dehors, en train d'essuyer une table qui n'avait pas besoin de l'être. Il leva la tête.

— Ah ! Voilà le ministre des métaux !

— Bonjour Fredo.

— Tu viens boire ou tu viens encombrer ?

— Les deux.

— Alors c'est rentable.

Fredo avait soixante ans passés, un ventre de comptoir, le front dégarni des hommes qui ont vu passer plus de saisons que de vacances, et cette élégance tranquille de ceux qui tiennent leur bar comme un poste avancé. Son bar donnait sur la place. À l'intérieur, il faisait sombre, frais, avec une odeur mêlée de café, d'anis, de bière tirée, de vieux bois et de sol lavé le matin. Sur la terrasse, trois hommes étaient penchés sur le journal des courses avec le sérieux de ceux qui savent très bien qu'ils vont perdre, mais qui entendent le faire avec méthode. Il y avait Alexandre, maçon à son compte, Jean-Raymond, ancien chauffeur de car, et Seb, qui jurait chaque semaine qu'il arrêtait le Quinté après « celle-là ». Fredo avait posé devant eux trois cafés, deux verres d'eau et un stylo mâchonné au bout. Une feuille de PMU traînait au milieu de la table, déjà froissée, raturée, corrigée, reprise avec la gravité d'un acte notarié.

— Pierrot ! lança Jean-Raymond sans lever les yeux. T'as pas un cheval sûr, dans ta benne ?

— Si j'en avais un, il serait déjà boiteux, répondit Pierrot.

Alexandre releva la tête.

— Boiteux, ça peut gagner. Regarde le 7.

— Le 7, dit Seb, il gagne seulement quand je le joue pas.

Fredo ricana derrière son torchon.

— Avec toi, même les chevaux ont compris qu'il fallait courir dans l'autre sens.

Pierrot s'assit deux minutes, plus par habitude que par envie. Fredo posa devant lui un verre d'eau fraîche sans demander.

— Pastis ?

— Après Georgette, peut-être.

— Mauvais ordre. Après Georgette, il en faut deux.

Les trois autres approuvèrent sans quitter leur feuille des yeux, comme si cette vérité-là ne souffrait aucune contestation.

— Elle est en forme ? demanda Pierrot.

Fredo leva les yeux au ciel.

— Depuis ce matin, elle sait tout.

— Elle savait déjà tout hier.

— Oui, mais aujourd'hui elle a des preuves.

Seb tapota la feuille du PMU avec son stylo.

— Elle m'a dit que ma sœur avait repris avec son ex.

— C'est vrai ? demanda Pierrot.

— Non. Mais depuis, je surveille.

Les autres éclatèrent de rire. Pierrot sourit. Après le café de Baptiste, ce rire-là lui fit du bien. On perdait trois euros sur des chevaux dont personne ne verrait jamais les naseaux, et pendant ce temps-là le village tenait debout. Georgette, elle, faisait ça mieux que tout le monde. Même en mars, quand les ruelles hésitaient encore entre l'hiver et le printemps, elle tenait boutique comme on tient une saison à bout de bras. Elle mettait des couleurs, du bruit, des pommes de garde, des fromages trop faits, des nouvelles fraîches et des engueulades anciennes là où le village aurait pu commencer à se taire. Fredo revint avec une coupelle d'olives.

— Cadeau de la maison.

— Elles datent de quand ?

— D'avant la guerre.

— Laquelle ?

— Choisis, ça te fera passer le goût.

Jean-Raymond se pencha vers Pierrot.

— Paraît que t'étais à Meyrueis ce matin.

— Ça paraît juste.

— Dédé y était ?

— Oui.

— Le sanglier ?

— Cent quarante kilos.

Seb tapa du poing sur la table.

— Mensonge ! L'an dernier il en faisait cent trente-cinq.

— Il a dû grossir au congélateur, dit Fredo.

— Il n'a jamais été au congélateur, dit Pierrot.

— Encore moins dans la forêt, ajouta Alexandre.

Ils rirent encore. Pierrot but l'eau fraîche. Elle lui coula dans la gorge comme une petite absolution. Puis il se leva.

— Je vais chez Georgette avant qu'elle vende mes nouvelles à quelqu'un d'autre.

— Trop tard, dit Fredo. Elle les a déjà en dépôt.

Fredo accompagna Pierrot jusqu'à la vieille camionnette. Arrivé à sa hauteur, il se pencha vers la portière ouverte.

— Dis donc, t'aurais pas encore ce vieux porte-manteau en fonte, celui avec les têtes de lion ?

— Je l'ai.

— Tu me le fais combien ?

— Pour toi, cher.

— Normal, je suis un homme de goût.

— Non, tu es un homme qui casse tout ce qu'on lui donne à visser.

Pierrot alla ouvrir la benne, souleva un coin de bâche et sortit le porte-manteau enveloppé dans un vieux sac de farine. Trois crochets tenaient encore, le quatrième avait été ressoudé de travers. Fredo le prit comme s'il venait d'acquérir une pièce de musée.

— Ça ira derrière le comptoir.

— Ça tiendra si tu le fixes dans le mur et pas dans tes souvenirs.

— Tu me prends pour un imbécile ?

— Je te réponds comme à un client.

Fredo paya vingt-cinq euros, en râlant juste assez pour que l'affaire soit honnête. Pierrot nota la vente dans son carnet. Fredo retourna à son comptoir avec son trésor sous le bras. Pierrot, lui, reprit son chemin vers le haut du village. L'épicerie de Georgette se trouvait un peu plus haut, dans une rue qui montait entre deux maisons rapprochées. On y arrivait par trois marches usées au milieu, puis par une porte à clochette qui sonnait même quand elle était décidée à se taire. La vitrine mêlait sans honte les fruits, les cartes postales, les savons au lait de chèvre, les couteaux made in

on ne savait où, les fromages sous cloche, les lunettes de soleil, les piles électriques et un écriteau manuscrit :

POMMES DU PAYS — PAS TOUJOURS BELLES MAIS FRANCHEMENT MEILLEURES

Pierrot poussa la porte. La clochette s'affola.

— J'arrive ! cria une voix du fond. Si c'est pour les cartes postales, elles sont devant. Si c'est pour le pain, y en a plus. Si c'est pour se plaindre, faut prendre un ticket, j'ai du monde avant vous.

Georgette apparut entre deux rayons, un cageot de pommes dans les bras. Elle avait l'âge de Pierrot, à quelques mois près, et ils se connaissaient depuis le collège, depuis cette époque où les enfants du pays apprenaient très tôt qui partirait, qui resterait, et qui ferait semblant d'avoir eu le choix. Elle était petite, ronde, vive, et portait une blouse bleue qui avait dû connaître toutes les saisons depuis quinze ans. Ses cheveux gris étaient attachés en chignon approximatif, traversé par un crayon. Elle avait des lunettes pendues autour du cou, des boucles d'oreilles en forme de cerises, et des yeux noirs qui voyaient tout avant que les autres aient commencé à se cacher.

— Ah ! Pierrot !

Elle posa le cageot sur le comptoir avec un bruit de marché.

— Te voilà enfin. Je me demandais si t'étais mort, marié ou en panne, mais comme les trois sont improbables dans ton cas, je me suis dit : il est chez Baptiste.

Pierrot resta sur le seuil.

— Bonjour Georgette.

— Bonjour, bonjour. Entre donc, tu fais rentrer l'air et sortir les clients. Enfin, sortir les clients, ça m'arrange, mais rentrer l'air, non. T'étais à Hures ?

— Oui.

— Il t'a donné quelque chose ?

— Non.

— Évidemment. Baptiste donnerait pas une vis rouillée à son propre enterrement. Et encore, s'il pouvait récupérer les clous du cercueil, il demanderait.

Elle tira son cageot vers elle et commença à ranger les pommes une par une, avec des gestes rapides.

— Tu veux du café ?

— J'en sors.

— Chez Baptiste ? Alors tu veux du café.

— Pas tout de suite.

— Sage homme. Il le fait avec l'eau de l'abreuvoir et les regrets de sa jeunesse.

Pierrot sourit. L'épicerie sentait les pommes, le fromage, le carton, le savon, le café moulu et la pierre fraîche. C'était un petit monde complet. Sur les étagères, les boîtes de conserve faisaient face aux confitures locales, les paquets de pâtes aux bouteilles de vin, les tapenades aux biscuits pour enfants, les cartes IGN aux journaux de la veille. Rien n'était vraiment aligné, mais tout semblait trouver sa place dans le désordre de Georgette. Derrière le comptoir, un vieux frigo ronronnait avec la dignité d'un animal malade. Pierrot s'approcha.

— Tu m'avais parlé de deux trois choses.

— Ah oui. Deux trois. Enfin, une sûre, et les autres qui se dégonflent quand je les regarde.

— Ça promet.

— Tu vas pas commencer à te plaindre, toi aussi. Tout le monde se plaint. Les touristes se plaignent qu'il fait frais, les gens du pays se plaignent qu'il y a déjà des touristes, Fredo se plaint que les touristes boivent de l'eau, et moi je me plains que personne ne sait se plaindre correctement.

Elle ouvrit un tiroir, fouilla entre deux carnets, des factures pliées et trois bricoles sans nom, puis en sortit une lampe émaillée verte.

— Voilà.

Pierrot prit la lampe.

— Elle est belle.

— Elle est morte.

— Les deux peuvent aller ensemble.

Georgette le regarda par-dessus ses lunettes.

— Ça, c'est une phrase de ferrailleur ou de curé ?

— Les deux recyclent.

— Pas faux.

— Tu me donnes combien ?

— Quinze.

— Voleur.

— Dix-huit.

— Tu vois quand tu veux.

— C'est moi qui suis monté.

— Et c'est moi qui t'ai laissé gagner.

Elle nota quelque chose qui n'avait sans doute rien à voir avec la vente. Une cliente entra. Vieille dame sèche, foulard noué sur les cheveux, cabas au bras.

— Georgette, vous avez du basilic ?

— Non, mais j'ai du persil qui a de l'ambition.

— Ça ira.

La vieille dame regarda Pierrot.

— C'est vous le ferrailleur ?

— Ça dépend pourquoi.

— J'ai une machine à laver qui fait un bruit épouvantable.

— Elle lave encore ?

— Oui.

— Alors gardez-la.

Georgette leva les bras.

— Vous voyez ? Je lui amène des clients, il les décourage. C'est un commerce inversé.

— C'est combien, vos pommes ? demanda la cliente.

— Pour vous, trois euros vingt.

— Et pour les touristes ?

— Quatre cinquante avec explication du terroir.

La cliente ne sourit pas, mais ses yeux oui. Pierrot regarda les pommes. Elles étaient bosselées, tachées parfois près de la queue, d'un rouge profond, pas du rouge parfait des catalogues, mais celui des fruits qui avaient passé l'hiver sans perdre leur goût. Georgette en prit une dans la main.

— Regarde-moi ça. C'est laid, hein ?

— Un peu.

— Voilà. C'est comme les hommes d'ici. Pas présentable, mais avec du goût quand on tombe sur le bon.

La vieille dame toussa pour cacher un rire. Pierrot secoua la tête.

— Tu vas avoir des ennuis.

— J'en ai déjà. Autant les mériter.

La cliente paya son persil ambitieux, deux pommes et un paquet de sucre. En sortant, elle lança :

— Vous direz à Fredo que son neveu s'est encore garé devant mon portail.

— Je lui dirai rien, répondit Georgette. Comme ça, vous aurez encore quelque chose à lui reprocher demain.

La porte tinta. Georgette se tourna aussitôt vers Pierrot.

— Bon. Meyrueis.

— Quoi, Meyrueis ?

— Fais pas l'innocent. T'y étais. Je veux savoir.

— Il y avait du monde.

— Ça, même mon frigo aurait pu me le dire. Qui ?

Pierrot haussa les épaules.

— Dédé.

— Le sanglier ?

— Toujours.

— Combien cette année ?

— Cent quarante.

Georgette posa une main sur son cœur.

— Sainte Vierge. Cette bête va finir par demander une carte d'électeur.

Elle nota mentalement l'information avec une satisfaction visible.

— Et qui d'autre ?

Pierrot hésita. Il pensa à Julien. Aux pentures. À Lucie. Il ne savait pas pourquoi il eut envie de protéger cela. Peut-être parce que Georgette, avec toute sa gentillesse bruyante, aurait transformé en récit ce qui n'était encore qu'un frémissement. Il y a des choses

qu'il ne faut pas donner trop tôt aux bavards. Elles n'ont pas encore assez de peau.

— Le ferronnier de Sévérac, dit-il.

— Ah, lui. Des mains comme deux battoirs et des prix comme des notaires. Il était avec sa femme ?

— J'ai pas vu.

— Alors oui. Quand on ne voit pas sa femme, c'est qu'elle surveille la caisse derrière.

Pierrot sourit. Georgette emballa la lampe émaillée dans un journal.

— Et la veuve Arnal ? Tu devais passer chez elle ce matin.

Pierrot releva les yeux.

— Tu sais tout.

— Non. Je sais ce qu'on me dit. Et comme on me dit tout, ça revient au même.

— Elle part vendredi.

Georgette arrêta son geste une demi-seconde. Pas plus. Mais Pierrot le vit.

— Montpellier ?

— Chez sa fille.

— Ah.

Elle posa doucement le journal. Pour la première fois depuis qu'il était entré, Georgette ne parla pas tout de suite. Ce silence-là changea l'épicerie. Le frigo parut plus bruyant. Une mouche tapa contre la vitre. Dehors, quelqu'un riait dans la ruelle.

— Elle a tenu longtemps, dit enfin Georgette.

— Oui.

— Trop longtemps peut-être.

Pierrot pensa à la cuisine vide, aux rectangles clairs sur les murs, à l'horloge arrêtée volontairement.

— Peut-être.

Georgette reprit une pomme et la tourna dans sa main.

— Quand j'étais petite, sa mère descendait vendre des œufs ici. Pas ici, l'ancienne boutique, en face. Elle arrivait avec son panier comme si elle portait le Saint-Sacrement. Fallait pas discuter le prix.

Mon père essayait toujours. Elle le regardait et elle disait : « Tu veux l'œuf ou la poule ? » Alors il payait.

Elle eut un sourire bref, presque tendre.

— Tout ça s'en va.

Puis, comme si elle avait eu peur d'avoir laissé entrer trop de vrai dans son magasin, elle reprit aussitôt :

— Enfin, en même temps, les œufs étaient sales, faut pas non plus sanctifier la boue. On vieillit, on devient idiot avec le passé.

Pierrot aimait ça chez elle. Georgette pouvait toucher juste, puis remettre vite un torchon dessus pour que personne ne se sente obligé de pleurer. La clochette tinta encore. Deux touristes entrèrent, un couple d'une cinquantaine d'années avec des chaussures de randonnée neuves. L'homme avait un chapeau trop large, la femme une carte pliée à l'envers.

— Bonjour, dit-elle. Vous avez du fromage local ?

Georgette prit aussitôt son visage de commerçante.

— Local comment ?

— Pardon ?

— Local du village, local de Lozère, local d'Occitanie, local de France, ou local de l'idée que vous vous faites du local ?

La femme cligna des yeux. Pierrot baissa la tête pour cacher son sourire.

— Euh… un bon fromage.

— Ah, ça, je peux.

Georgette ouvrit le frigo.

— J'ai un pélardon qui vous expliquera le pays mieux que l'office de tourisme. J'ai une tomme qui ne parle pas beaucoup mais qui tient debout. Et j'ai un camembert qui n'est pas d'ici, mais qui a fait plus d'efforts que certains habitants.

— On va prendre le pélardon, dit l'homme.

— Bon choix. Courageux sans être suicidaire.

Pendant qu'elle emballait le fromage, la femme demanda :

— C'est vrai que Sainte-Énimie est un des plus beaux villages ?

Georgette leva les yeux.

— C'est pas à moi de le dire.

Elle marqua une pause.

— Mais si vous trouvez plus beau, vous me donnez l'adresse, j'irai vérifier.

Les touristes rirent, contents d'avoir rencontré « une vraie personne du pays ». Ils achetèrent aussi une bouteille de vin, deux cartes postales et un savon au lait de chèvre que Georgette leur présenta comme « plus honnête que beaucoup de ministres ». Quand ils sortirent, elle se tourna vers Pierrot.

— Tu vois, c'est ça, le tourisme. Ils viennent chercher l'authentique et ils repartent avec du savon.

— Tu leur as vendu.

— Je ne critique pas la pluie quand elle remplit la citerne.

Elle posa la main sur la lampe.

— Tu me paies maintenant ou tu notes ?

— Je note.

— Tu notes tout.

— C'est pour pas oublier.

— Non. C'est pour croire que les choses tiennent parce qu'elles sont écrites.

Pierrot la regarda.

La phrase était venue vite, entre deux gestes, presque par accident. Georgette elle-même ne sembla pas s'en apercevoir. Elle cherchait déjà un sac en papier.

— Tu veux des pommes ? demanda-t-elle.

— Non.

— Tu mens. Tout le monde veut des pommes. Même ceux qui n'en veulent pas. Je t'en mets quatre.

— Deux.

— Trois. Je suis commerçante, pas assistante sociale.

Elle choisit trois pommes parmi les plus laides, donc probablement les meilleures, et les posa dans un sac.

— Et un camembert.

— J'ai pas demandé.

— Justement. Si t'avais demandé, je t'aurais soupçonné d'avoir une vie normale. Là, je préviens.

Elle sortit un camembert du frigo.

— Celui-là est honnête. Pas trop fait, pas trop jeune. Comme un homme qui aurait encore ses dents mais plus ses illusions.

— Tu vends toujours comme ça ?

— C'est pour ça que les gens reviennent. Ils ne savent plus s'ils ont acheté un fromage ou reçu un diagnostic.

Pierrot paya. Dehors, la place vibrait doucement. Le bruit du bar montait par bouffées : verres posés, rires, chaise raclée sur la pierre, voix de Fredo qui disputait quelqu'un pour le plaisir. Une mobylette passa trop vite dans une ruelle, puis le silence se referma derrière elle avec indulgence. Georgette suivit le regard de Pierrot vers la fenêtre.

— Et toi, dit-elle, tu m'as amené ma plaque ?

Pierrot fit semblant de ne pas comprendre.

— Quelle plaque ?

— La plaque émaillée. Chocolat Menier. Celle que tu m'as promise au printemps, avant de faire ton innocent.

— Je t'ai rien promis. J'ai dit : si je la retrouve.

— Voilà. Tu l'as retrouvée ?

Il soupira, retourna jusqu'à la camionnette et revint avec une plaque bleue et jaune, piquée sur les bords, où une petite fille écrivait encore sur un mur malgré la rouille. Georgette la prit avec des yeux d'enfant.

— Elle est belle.

— Elle est chère.

— Elle est abîmée.

— Comme tout ce qui est beau.

— Tu recommences avec tes phrases de curé.

Elle lui en donna trente euros, sans discuter davantage, ce qui était plus inquiétant que tous ses marchandages. Pierrot nota : *Georgette - plaque Menier - 30*. Elle la posa derrière le comptoir, contre le mur.

— Là. Elle surveillera le comptoir.

— Elle a pas mérité ça.

— Personne ne mérite sa vie, Pierrot. On fait avec le rayon qu'on nous donne.

— Tu vas boire un coup ?

— Peut-être.

— Méfie-toi de Fredo. Il coupe le pastis avec sa conversation.

— C'est meilleur que son eau.

— Tout est meilleur que son eau.

Elle s'appuya sur le comptoir. Son visage changea un peu. Pas triste. Plus calme.

— Tu sais, Pierrot, faut pas croire. On parle, on parle, mais c'est parce que sinon on entendrait trop bien ce qui s'en va.

Il resta silencieux. Elle haussa les épaules aussitôt, comme gênée par sa propre phrase.

— Bon, écoute-moi parler comme une plaque funéraire maintenant. Ça m'apprendra à vendre des pommes de garde.

Pierrot rangea le camembert et les pommes dans une cagette.

— T'as parlé à Marion, récemment ? demanda-t-il.

La question était sortie plus naturellement qu'il ne l'aurait voulu. Georgette plissa les yeux.

— Marion ?

— Oui.

— Sainte-Énimie Marion ou Quézac Marion ?

— Marion de Julien.

— Ah.

Ce « ah »-là était différent de celui de Baptiste. Chez Georgette, les « ah » avaient des étages, des caves, des fenêtres et parfois des pièges.

— Pourquoi ?

— Comme ça.

— « Comme ça », c'est jamais une raison. C'est un couvercle.

Pierrot sentit qu'il avait fait une erreur. Georgette le regarda encore une seconde, puis, par miracle ou par bonté, elle ne creusa pas.

— Je l'ai vue dimanche. Elle a pris du café, de la farine, deux citrons et des allumettes. Donc soit elle fait un gâteau, soit elle

prépare une fuite, soit elle avait besoin de café, de farine, de citrons et d'allumettes. Dans le doute, je vends.

Pierrot baissa les yeux vers les poignées de porte.

— Elle allait bien ?

Georgette rangea une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Elle allait comme les femmes qui disent que ça va avant même qu'on leur demande.

Pierrot ne répondit pas. Georgette le fixa.

— Tu sais quelque chose ?

— Non.

— Tu mens mal.

— Alors c'est que je dis la vérité.

Elle éclata de rire.

— Réponse de coupable entraîné.

La porte s'ouvrit encore. Un adolescent entra pour acheter des bonbons et un soda. Georgette le servit en lui demandant s'il avait rendu la veste de son cousin, s'il avait eu son brevet, s'il fumait toujours derrière le local des pompiers et s'il savait que sa mère n'était pas idiote. Le garçon répondit par des grognements successifs qui semblaient constituer une langue complète. Quand il sortit, elle soupira.

— À quinze ans, ils parlent comme des portes fermées. À quarante, ils deviennent conseillers municipaux. Le pays est patient.

Pierrot prit sa cagette.

— Je vais te laisser.

— Tu reviens quand ?

— Jeudi peut-être. Ou vendredi.

— Pour la veuve ?

Il hocha la tête. Georgette ne fit pas d'esprit.

— Tu feras bien.

Pierrot posa la main sur la poignée de la porte.

— Tu veux que je prenne autre chose ?

— Oui.

Elle disparut dans l'arrière-boutique et revint avec une petite boîte en métal cabossée.

— Tiens. Des vieilles clés. J'ai trouvé ça en rangeant sous le comptoir. Il y en a qui doivent ouvrir des portes qui n'existent plus.

Pierrot prit la boîte. Elle était lourde de peu de chose.

— Tu me les vends ?

— Non.

— Georgette.

— Je te les donne. C'est pas pareil. Et puis tu es le seul homme du canton capable de garder des clés inutiles avec sérieux.

— Merci.

— Ne prends pas cet air-là. C'est des clés, pas un rein.

Il sourit.

— Je les garderai.

— Je sais.

La clochette sonna quand il sortit. La lumière de la rue lui parut dorée après l'ombre de l'épicerie. Sainte-Énimie bruissait autour de lui. Une vieille femme descendait lentement les marches avec un cabas. Des enfants passaient en courant vers la rivière. Un homme appelait quelqu'un depuis une fenêtre. Au loin, le Tarn faisait son bruit d'eau contre les pierres, presque couvert par les voix de la place. Pierrot redescendit vers le bar. Fredo était en train de servir deux pastis et un diabolo menthe. À la table près de la vitrine, les joueurs du PMU en étaient au moment où chacun accusait l'autre d'avoir mal lu les cotes, ce qui signifiait qu'ils s'amusaient.

— Alors ? demanda Fredo. Elle t'a vendu quoi ?

— Des pommes. Un camembert. Une lampe morte.

— Et des nouvelles ?

— Quelques-unes.

— Elle t'a fait crédit ?

— Elle m'a fait parler.

Fredo prit un air grave.

— C'est plus cher.

Pierrot posa la cagette près de sa chaise.

— Mets-moi un petit.

— Pastis ?

— Oui.

Fredo s'exécuta avec le sérieux d'un pharmacien préparant un remède ancien. Le verre arriva, jaune trouble, glacé juste ce qu'il fallait. Pierrot le prit sans se presser. Le premier goût d'anis lui ramena une fatigue douce. Pas l'ivresse. Pas encore. Juste cette détente légère qui suit les longues routes, les cafés trop forts, les phrases mal placées et les après-midi trop pleines. Jean-Raymond leva son ticket de PMU.

— Pierrot, question.

— J'écoute.

— Une boîte aux lettres en fonte, ancienne, avec la serrure cassée, ça vaut quelque chose ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De si elle est à toi.

Les autres rirent.

— Elle est à ma sœur.

— Alors ça vaut une dispute.

Jean-Raymond hocha la tête en regardant son ticket.

— C'est pas une défaite, c'est une habitude.

Fredo s'appuya au comptoir.

— Tu descends par les gorges après ?

— Oui.

— Fais gaffe aux camping-cars. Ils conduisent comme s'ils avaient gagné la route à une tombola.

— J'ai l'habitude.

— Justement. L'habitude, c'est là que les ennuis se cachent.

Pierrot regarda la place. Le soleil touchait les façades de biais. La pierre prenait une couleur de miel chaud. Les ombres des volets s'allongeaient sur les murs. Sainte-Énimie semblait à la fois vivante et ancienne, bruyante et fragile, comme ces vieilles personnes qui parlent fort pour cacher qu'elles ont peur de disparaître. Fredo posa un coude sur la table.

— Tu rêves ?

— Non.

— Alors tu fais bien l'imitation.

Pierrot but une gorgée.

— Je pensais.

— C'est pire. Rêver, au moins, ça repose.

Seb replia son ticket de PMU avec la gravité d'un homme qui venait d'accepter sa ruine.

— Faut pas réfléchir après quatre heures. Les chevaux le sentent.

Jean-Raymond ajouta :

— Surtout avec le pastis.

— Le pastis aide à penser droit, corrigea Seb.

Fredo éclata.

— Si c'était vrai, le conseil municipal serait une académie.

Un rire passa sur la terrasse, simple, généreux, inutile. Pierrot le laissa venir jusqu'à lui. Il n'y participa pas vraiment, mais il ne resta pas dehors non plus. C'était cela, peut-être, qui le tenait dans ce pays. Tous ces moments où il n'était pas heureux exactement, mais où il n'était pas absent. Le verre se vida lentement. Il fallait repartir. Sainte-Énimie avait cette douceur dangereuse des villages où l'on pourrait perdre une heure sans s'en apercevoir, puis une vie entière à force de dire qu'on ne fait que passer. Pierrot paya son verre. Fredo refusa la pièce de dix centimes qu'il ajoutait.

— Garde. Pour ta retraite.

— Elle sera riche.

— Avec toi, elle sera en ferraille.

Pierrot chargea la cagette dans la cabine, rangea le reste sous la bâche, puis revint fermer la portière. Georgette sortit sur le pas de l'épicerie au moment où il allait monter.

— Pierrot !

Il se retourna.

— Quoi ?

— Si tu vois Dédé, dis-lui que son sanglier, je le prends au détail !

Les joueurs de quinté entendirent et rirent avant même d'avoir compris. Pierrot leva la main.

— Je lui dirai.

— Et repasse vendredi !

Elle ajouta, moins fort :

— Pour le couteau. Et pour elle.

Pierrot hocha la tête. Cette fois, elle n'avait pas crié pour faire rire. Pierrot monta dans la camionnette. Le moteur démarra au deuxième essai. La place recula doucement autour de lui. Fredo leva la main sans arrêter d'engueuler quelqu'un. Devant son épicerie, Georgette parlait déjà à une femme qui repartirait sûrement avec plus que ce qu'elle était venue chercher. Dans la cabine, ça sentait le camembert, les pommes, le vieux métal et une pointe d'anis restée sur sa langue. La boîte de clés tinta contre le carnet noir à chaque virage. Sous la bâche, la porte de la veuve ne bougeait presque plus. Pierrot pensa que Georgette parlait pour couvrir autre chose. Elle mettait des prix, des fruits et des plaisanteries là où le silence aurait pris trop de place. Ce n'était pas rien. Pierrot descendit lentement vers La Malène. Le soleil avait encore baissé. Les falaises commençaient à prendre cette couleur chaude, presque humaine, qu'elles n'avaient qu'en fin de journée. L'eau du Tarn apparaissait parfois entre les arbres, verte encore par endroits, plus sombre déjà sous les ombres. La journée n'était pas finie. Il restait les gorges. La camionnette continua. Derrière lui, Sainte-Énimie parlait encore. Devant, peu à peu, le silence reprenait sa place.



Sur les routes de Lozère, Pierrot ramasse ce dont les autres ne veulent plus.

Portes de grange, poignées anciennes, outils usés, fers tordus : dans sa vieille camionnette, chaque chose trouve sa place. Pierrot connaît le poids du métal, le prix d'une ferrure, le bruit d'un moteur qui fatigue. Il connaît aussi les silences des maisons qu'on vide, les cafés bus trop vite, les phrases qu'on prononce à moitié.

Au fil de ses tournées, des causses aux Cévennes, il croise celles et ceux qui tiennent debout comme ils peuvent : une veuve qui quitte sa ferme, un berger resté seul, une épicière qui parle trop, une luthière, un enfant, un ancien ami.

Peu à peu, parmi les objets recueillis, une vérité remonte. Une vérité longtemps tue, enfouie sous les habitudes, la pudeur et la honte.

Pierrot croyait transporter ce qui restait des autres.
Il portait aussi ce qui restait de lui.

La Cloche fêlée est un roman de mémoire, de silence et de réparation. Un hommage aux vies discrètes, aux territoires qui façonnent les êtres, et à tout ce qui continue de sonner, même fêlé.

ISBN 9791098806322
90000
9 791098 806322

Matériel protégé par le droit d'auteur